

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
JEAN AUDEBERT..... Religion, Mysticisme et Rationalisme.....	181
PIERRE ICHAC..... Le gouverneur général Eboué et les réformes en Afrique française.....	187
JEAN GUILLON..... La fontaine de Bakhtchissaraï.....	216
FRANÇOIS TOLZA ... Adoracion (<i>à suivre</i>).....	223
GASTON WIET..... La chute d'el-Arich (décembre 1799) (<i>fn</i>).....	246

CHRONIQUE DES LIVRES

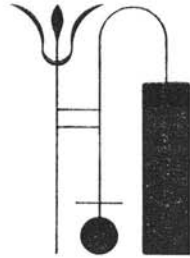
JEAN DUPERTUIS



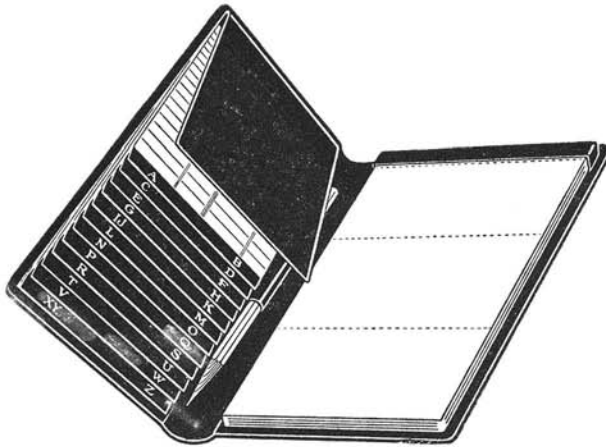
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034

R. C. 33103



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

RELIGION, MYSTICISME ET RATIONALISME.

Dans son numéro d'avril 1945, la *Revue du Caire* a publié, sous la signature de M. Etiemble, un article intitulé : « Rationalisme ou Surrationalisme ? » dont le but est des plus louables. Il s'agit d'y réhabiliter la raison par trop malmenée au cours du siècle écoulé. L'article dans son ensemble se voudrait généreux ; nous accordons volontiers à l'auteur que les griefs faits à l'intelligence ne résistent guère à un examen serré et loyal, et nous le suivons entièrement lorsqu'il proclame qu'il est inutile de préparer un monde futur si l'on ne s'accorde, au préalable, sur le rôle qu'y devra jouer la raison.

M. Etiemble fait tournoyer un glaive vengeur sur les têtes des détracteurs de la raison. Dire leur fait avec vigueur à tous ces obscurantistes est loin de nous déplaire, pourtant nous reprocherons aujourd'hui à l'auteur de jeter dans le même sac indistinctement des bons et des mauvais, tous confondus dans le même souverain mépris, et cela, par l'effet d'une dialectique totalitaire et foudroyante. Dans un corps organisé, pas de discrimination ; qu'un membre pêche, l'anathème est lancé aussitôt sur le corps entier.

C'est ainsi qu'on lit d'un œil surpris, pour ne pas dire plus : « les saturnales du mysticisme » accolé à : « paradis des disciplines véreuses », et un peu plus loin «...ce demi-siècle où les religionnaires de tout froc ont lancé

contre les rationaux une offensive perfide... » Les mystiques sont la bête noire de M. Etiemble, car le mot revient comme une sorte de juron familier, là où il est le plus inattendu, et c'est sans doute la preuve qu'il n'y met pas trop de méchanceté. Tout de même cela choque un peu une conscience religieuse que de lire : « battus à l'escroquerie quantique, nos mystiques se rabattent sur le calcul des probabilités... » puis : « nous prendrons le mysticisme pour ce qu'il est à notre époque, pour une activité qui consiste à vendre des dessous de bras mystiques ». Et M. Etiemble de laisser négligemment tomber son dédain sur « les châteaux de cartes de la théologie ». On pourrait citer bon nombre d'expressions du même type ; nous ne relevons que les plus retentissantes pour en demander à l'auteur la raison, du moment qu'il dit se placer sur le terrain du rationalisme. Peut-il les justifier ?

La religion et le mysticisme seraient-ils les ennemis déclarés de l'intelligence ? Nous ne le pensons pas. Il y a assurément de faux dévots comme il y a de faux savants, nous en convenons tout en le déplorant, mais la vraie religion n'a jamais prescrit de mettre la lumière sous le boisseau. Les motifs de la défiance que l'on aura pour la raison mathématique pourront venir de ce que cette déesse est par trop orgueilleuse ; à quoi la doctrine catholique répond qu'il faut condamner son orgueil, mais non ses lumières. Du reste, M. Etiemble parle de ses limites, et les critiques que les « religionnaires » peuvent prendre entièrement à leur compte, il les a assez nettement amorcées, en faisant parler le savant Philipp Frank : « Il est impossible que nous puissions jamais arriver par une analogie tirée de la physique au concept philosophique et complètement métaphysique de libre arbitre. » A cette distinction de deux terrains dissemblables, il ne reste à ajouter que ceci : la raison fausse tout dès qu'elle veut étendre sa législation du domaine des choses au domaine de l'humain.

L'intelligence, armée de la science, déploie son ingéniosité à nous pourvoir d'instruments puissants, mais elle ne peut nous dire, à elle seule, à quels buts les employer, quelles fins poursuivre avec ces mécaniques? Pourtant c'est un problème toujours actuel auquel chaque époque apporte sa solution plus ou moins heureuse. La science est impuissante, si elle n'est secondée, ici, par la religion et la philosophie. S'épaulant l'une l'autre, ces auxiliaires précieuses s'appliquent pour leur compte à créer le climat propice à l'épanouissement des sociétés humaines.

Serait-ce que ces deux dernières techniques utiliseraient des méthodes absolument différentes de celles que suit la raison scientifique? Non; la faculté qui déduit est la même que celle qui juge la conduite, mais le point délicat n'est pas de légiférer, c'est d'appliquer le décret à des êtres libres, à des personnes. La raison mathématique y échoue parce qu'elle est brutale, qu'elle agit sans ménagement. Faille profonde entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse; où l'un se dépense en vain, s'il ne détruit, l'autre triomphe. Là, il ne s'agit pas de vaincre l'opposant en l'écrasant sous le poids du raisonnement, mais de le persuader en faisant avancer insensiblement les arguments vers les lignes de force de sa sensibilité et de son cœur. La grande affaire est de consentir à abdiquer temporairement devant sa liberté, de provoquer son assentiment qui se détachera de lui-même comme un fruit mûr.

*
* *

C'est la voie royale de l'amour que la religion nous convie d'adopter parce qu'elle est la seule permettant de résoudre dans la clarté et la justice nos problèmes humains; toute contrainte, en effet, nous plonge dans les ténèbres. Si le sacrifice en est la base, c'est un sacrifice qui devrait nous paraître assez doux, puisque dès qu'il

réussit, il reçoit sa récompense en se généralisant. L'humanité moyenne peut s'en contenter; le mystique, lui, va plus loin. Il nous offre l'exemple de l'amour pur, de la conversion au divin selon le sens plotinien. Est-ce folie de le suivre? Son attitude est-elle si peu raisonnable? Pas du tout, elle est bien plutôt supra-rationnelle. Quand on raisonne, force est bien d'admettre au bout de la chaîne un premier anneau, principe premier, cause ou force, que d'aucuns appelleront matière, que nous nommerons Dieu, n'en déplaise à ces derniers. Mettons-nous un instant à la place de celui qui s'est toujours senti étranger à ce monde et dont toutes les expériences se sont soldées par des échecs. N'a-t-il pas raison de s'efforcer dès lors, selon ses moyens, de rejoindre le principe dont il émane? Si ce qu'on nomme vocation a un sens, ce nostalgique demeure logique avec lui-même, car on est fait pour l'accord avec soi, pour sa vérité et non pour le monde. M. Etiemble nous accorde que la raison aime Jean de la Croix, nous ne lui en demandons pas davantage, mais alors qu'il fasse le départ entre les pratiques superstitieuses et le mysticisme sincère. Qu'a-t-il besoin, par ailleurs, de piquer de son ironie « les châteaux de cartes de la théologie »? Ce sont pourtant architectures nobles et audacieuses et point du tout entreprises vaines, propres à nous abêtir. Elles répondent sans doute à un genre de curiosité qui n'est pas le sien, mais il n'y a pas là de quoi diminuer leur mérite. Leur but : nous élever à la conception du Dieu de vérité, nous établir dans les seules voies salutaires : fraternité, humilité, espérance.

Le croyant reçoit l'événement avec une résignation sereine, mais qu'on se garde d'une méprise, cela ne signifie pas démission. Il n'acceptera jamais de se laisser amoindrir car il a son honneur à défendre, et sait formuler, aussi nettement que quiconque, ses légitimes aspirations. Sa religion, qu'on n'en soit point surpris, lui recommande de s'intéresser aux choses de ce monde,

de s'efforcer en toute occasion de voir clair, tout en se gardant d'un leurre sur sa propre valeur.

Le croyant est un rationaliste qui, lui aussi, souhaite ardemment plus de bonheur pour l'humanité, mais pour atteindre les buts qu'il vise, il élimine comme moyens : la violence, les attaques de biais, les essais d'intimidation. C'est pourquoi, il se refuse catégoriquement à entrer dans le jeu de l'odieuse formule : faire le bonheur des autres malgré eux. L'élite n'a le droit en aucun cas de se désintéresser de la masse. Si vos mythes me proposent un jour un idéal savamment élaboré, mais qui cependant me répugne, prétendriez-vous me l'imposer? Agir ainsi serait admettre qu'on peut être heureux dans le mensonge, l'ignorance, la sujétion.

L'homme ne goûte la joie que dans la liberté, quand il sent tomber ses entraves. Ce n'est pas un nouveau cartésianisme qui nous libérera. « La philosophie ne vaut pas une heure de peine », entendons (car tel est le véritable sens de cette boutade, chez Pascal) : la philosophie de Descartes, celle qui se donne pour tâche de scruter la nature de l'univers, qui veut décomposer ses rouages, reconstruire la machine. « Quand nous saurions de quelle manière les esprits animaux meuvent la glande pinéale, ou par le moyen de quels tourbillons la matière se défend contre le vide, nous serions bien avancés ! » (1) Ces savantes constructions ne sècheront pas les larmes de l'homme qui vient de perdre sa femme. La connaissance des choses extérieures ne peut rien pour nous au temps de l'affliction. Que je le veuille ou non, je suis pour tout le reste un centre. Pascal vient encore nous glisser à l'oreille : « On vit seul comme on meurt seul, les autres n'y font rien. »

Il faut ramener la pensée dévoyée par Descartes dans

(1) Cf. Valentin BALTHAZAR, *Deux dialogues*, p. 122. Aubier éd. Tout le paragraphe s'inspire du livre cité.

son vrai sentier, replacer la réflexion en face de son principal objet : l'homme intérieur. Le problème urgent, celui par rapport auquel tous les autres s'ordonnent, c'est le problème de l'homme et de sa destinée. Impossible de l'éviter ; il se tient sur notre route, il nous attend au détour du chemin. Si nous le perdons de vue, il bondit sur nous à l'improviste. Désarmés, nous répondons par des expédients. D'époque en époque, l'énoncé se complique ; des mailles se rompent, on fait des reprises, c'est de l'ajouté, du surajouté. . . Pour dé mêler l'écheveau embrouillé, il faudrait retrouver le bout du fil conducteur. Une inlassable patience, un grand amour, une raison lucide et sans doute la grâce, récompense des purs, dégageraient peu à peu la voie obstruée. Alors, se lèverait une aube de vraie liberté.

Jean AUDEBERT.

LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL ÉBOUÉ

ET

LES RÉFORMES EN AFRIQUE FRANÇAISE.

Dans l'ensemble de l'Afrique française, l'A. E. F. a toujours joué le rôle de la colonie déshéritée et, qui pis est, de la colonie malade. Mais la situation ne date pas d'hier.

Faute d'éléments, on ne peut que deviner la prospérité dont ont joui, au Moyen Age, les États barbares de l'Afrique centrale. Par les premiers explorateurs, par les quelques exemplaires survivants de techniques artisanales déconcertantes, on sait qu'elle a existé parfois magnifique et souvent sanglante, comme celles du monde antique. Mais ce que l'on sait aussi, c'est que plus de trois siècles forcenés de chasse aux esclaves ont ruiné les civilisations, dépeuplé les villages, brisé définitivement les cadres de cette ancienne Afrique. On peut estimer que durant ce temps, qui a pris fin au milieu du xix^e siècle, le courant d'esclaves noirs portés du golfe de Guinée vers l'Amérique du Sud, la Louisiane et les Antilles par les navires des négriers chrétiens (et les razzias sanglantes qui l'alimentaient) *ont provoqué la disparition de trente millions d'Africains*. Durant plus longtemps encore, un courant semblable, œuvre d'esclavagistes musulmans, a régné vers la côte de l'Océan Indien et sur toute la bordure soudanaise. Il faut lire sur ce sujet les récits des premiers explorateurs européens qui pénétrèrent dans l'intérieur du continent en accompagnant les caravanes esclavagistes : le major Denham, qui faillit laisser la vie dans les montagnes du nord Cameroun avec un rezzou

de Bornouans ; Barthe, qui visita avec eux le Tchad, le Logone et le Baguirmi ; Schweinfurth, qui accompagna jusque sur l'Ouellé des esclavagistes nubiens ; Livingstone, qui décrit les hauts-plateaux du Tanganyika striés jusqu'à l'horizon, durant des jours, par les billons des champs abandonnés, avec, ici et là, près des ruines noircies des villages, des batteries entières de petits fourneaux de terre à cuire le minerai de fer, définitivement éteintes. Et cette journée de Nyangoué, sur le haut Congo, où « le docteur » assista, impuissant, au massacre et à l'enlèvement de la population par l'expédition d'un traitant arabe de Zanzibar, l'un de ceux qui l'avaient aidé à venir jusque là. *En tout, cette première phase de l'exploitation européenne et musulmane de l'Afrique a dû coûter cinquante à soixante millions d'hommes à un continent qui n'en nourrit aujourd'hui, blancs compris, que cent quarante millions.*

Seuls quelques États solides et riches de l'Afrique occidentale — au Dahomey, en Nigéria du Nord — ont pu résister à cette vague de ruines et, participant eux-mêmes aux razzias, accroître leur population à coups de captifs. Le reste, et particulièrement les territoires composant l'A. E. F., en souffre encore. En outre, cette anarchie, gagnant du pourtour vers l'intérieur, s'était accompagnée de vastes mouvements de peuples : conquête peule, de l'Ouest vers l'Est jusqu'au Logone et au Chari ; migration du Nord-Est au Sud-Est de la savane à la forêt jusqu'à la côte du Cameroun et du Gabon, des Fangs anthropophages, mangeant à mesure les tribus dont ils prenaient la place. Ajoutez à cela le faible peuplement de la grande forêt, celui, plus faible encore, des régions sahariennes et vous aurez une idée de l'état dans lequel, étendue de l'une aux autres, nous avons trouvé l'Afrique Équatoriale : *pauvre en ressources, pauvre en civilisations, pauvre en paix, pauvre en hommes.*

Héritage difficile. A une extrémité, les Toubbous anarchiques, dont notre paix supprimait le seul gagne-pain, le

pillage ; les voleurs de bœufs des environs du Lac Tchad, qui hésitent encore à fonder leur existence sur d'autres activités ; les grands sultanats esclavagistes, comme le Ouaddaï, privés des sultans qui nous avaient tenu tête, et où nous nous trouvions face à face avec quelques centaines de milliers d'hommes sans domiciles fixes et rebelles à toute administration du type européen, plus bas les innombrables villageois tous nus du Chari, du Logone et du Mayo-Kebbi, proie traditionnelle des chasseurs d'esclaves ; l'Oubangui, dépeuplé par les razzias de ceux du Ouaddaï et du Soudan égyptien et sa terre stérilisée par des siècles de feux de brousse ; à l'autre extrémité, les Fangs venus autrefois, pleins d'ardeur, des régions de savanes et que la grande forêt semblait priver de leur énergie vitale ; les petits chasseurs pygmées, s'éteignant avant que nous ayons la possibilité de bien les connaître ; et les citadins gabonais de Libreville, qui avaient eu le temps de se modeler sur les Français... Et dans tout cela des diversités, des haines, des dialectes, des religions, des classes raciales ou sociales en nombre infini, toutes entremêlées sur cette terre trop pauvre...

Or le bilan actuel, au bout de cent ans pour les uns, de trente-cinq ans pour les autres, demeurerait à certains égards inquiétants :

« La colonie est menacée, écrivait le Gouverneur Général dans le préambule qui définit le cadre de ses réformes, menacée par l'intérieur comme un grenier qui se vide. Qu'on en cherche la cause dans le système prolongé des grandes concessions, dans une exploitation économique désordonnée, dans un prosélytisme parfois maladroit, dans la mise en sommeil de l'enseignement, enfin et surtout dans l'oubli, on pourrait dire le mépris, où l'on a tenu les cadres sociaux et politiques locaux, la conséquence est là ; nous la touchons du doigt : c'est une population qui ici n'augmente pas et là diminue, c'est un pays incapable de fournir au commerce,

aux chantiers, à l'administration, le personnel auxiliaire et le personnel de maîtrise strictement indispensables, c'est une masse qui se désagrège et se disperse, c'est l'avortement volontaire et la syphilis qui se répandent dans un prolétariat naissant, ce sont tous les maux d'un individualisme absurde infligés ensemble à la colonie.»

Et le Gouverneur Général concluait : « On n'aura pas touché le fond du mal tant qu'une politique de la population n'aura pas une fois pour toutes été définie et mise en vigueur. C'est cette politique que nous allons arrêter ensemble.»

Et l'on ne peut s'empêcher de rêver sur cet étrange retour des choses : Félix Eboué, l'homme qui hier encore représentait si hautement la France au bord du Congo et posait les fondations de l'Afrique centrale française de demain était justement un descendant des esclaves noirs emmenés jadis par nous de la côte d'Afrique aux Antilles.

*
* *

Eboué ne fut pas le premier à poser ainsi le problème et à mettre en œuvre sa solution. D'autres avant lui, sans compter Lyautey, qui a réussi et dont il adopta résolument le parrainage, ont tenté la même révolution. Pour beaucoup, les temps n'étaient pas encore mûrs. Pourquoi ne pas citer le général Faidherbe malgré ses premières erreurs, Laperrine au Sahara et Van Vollenhoven, Gouverneur Général de l'A. O. F., lequel au début de 1918 après avoir proposé de profondes réformes refusa de couvrir de son autorité des mesures maladroites de conscription décidées à Paris et préféra retourner sur le front, où il se fit tuer. Cette école, dont se réclament depuis longtemps des centaines de coloniaux expérimentés, a son théoricien-administrateur lui-même, et devenu avant cette guerre directeur de *Coloniale*. C'est Robert Delavignette, l'homme des *Paysans Noirs* dont certaines des

idées les plus récentes, publiées dans son dernier ouvrage, *Les vrais chefs de l'Empire*, rejoignent jusqu'à la coïncidence celles qu'Eboué exprima et rendit exécutoires. Malheureusement, comme la plupart des grands livres, *Les vrais chefs de l'Empire* a eu des malheurs et est maintenant introuvable : paru en 1939, il a été, sous Vichy, retiré de la circulation par ordre des autorités allemandes.

La notion de bon sens et d'expérience sur quoi se basent toutes les décisions prises en A. E. F. était ainsi définie par le Gouverneur Général :

« Faire ou refaire une société, sinon à notre image, du moins selon nos habitudes mentales, c'est aller à un échec certain. L'indigène a un comportement, des lois, une patrie, qui ne sont pas les nôtres. Nous ne ferons son bonheur, ni selon les principes de la Révolution française, qui est notre Révolution, ni en lui appliquant le code Napoléon, qui est notre code, ni en substituant nos fonctionnaires à ses chefs, car ces fonctionnaires penseront pour lui, mais non en lui. »

Et il en tirait cette conclusion, qui déborde largement les limites de l'A. E. F., et même de l'Afrique :

« Nous assurerons au contraire son équilibre en le traitant à partir de lui-même, c'est-à-dire non pas comme un individu isolé et interchangeable, mais comme un personnage humain, chargé de traditions ; membre d'une famille, d'un village et d'une tribu, capable de progrès dans son milieu et très probablement perdu s'il en est extrait. »

A une conception gouvernementale purement matérialiste et bureaucratique, laquelle se satisfait d'envisager des masses humaines interchangeables, définies par les statistiques, — celle qui ne voit en Afrique que des imposables ou des prestataires et hors d'Afrique que des « Hommes moyens », — s'oppose cette conception française et chrétienne respectueuse de personnes humaines dans lesquelles le spirituel et le matériel sont intimement mêlés l'un à l'autre, considérant des

êtres, qui, non seulement mangent, travaillent et se reproduisent, mais encore aiment, pensent et prient.

Si certaines colonies africaines se meurent, si le principe colonial lié à l'élévation progressive des peuples est remis un peu partout en question, c'est que les Européens, inconscients, ont fait payer l'amélioration matérielle considérable apportée aux hommes de toutes races qu'ils avaient pris en charge du seul prix que ces hommes ne pouvaient pas payer sous peine de mort : *ils leur ont enlevé leur âme*. Celui que nous appelons le *Primitif* et que notre vanité nous fait considérer comme non encore dégagé d'une gangue originelle de bestialité obéit, beaucoup plus impérativement que nous, à la primauté du spirituel. En Afrique, les maladies morales tuent plus sûrement que les autres, et, contre elles, il n'y a pas de vaccination. L'anthropophage mis en prison se laissera mourir, blessé mortellement de la seule contrainte morale qui lui interdit un rite mystique.

Keyserling a dit quelque part : « La forme progressive de l'humanité d'aujourd'hui est le chauffeur, *le sauvage technisé*. » Mais il tient à ajouter : « Mais ce n'est pas lui qui sauvera le monde... » Ce n'est pas, de notre part, vouloir maintenir indéfiniment l'Afrique dans l'intégralité de sa barbarie primitive que de nous refuser à envisager son avenir comme une immense technisation, un immense déracinement, une immense prolétarianisation. Depuis longtemps déjà, comme l'a fait justement remarquer le gouverneur général Eboué, l'A. E. F. aime mieux se laisser mourir. Il s'agit de la sauver et peut-être de sauver avec elle d'autres terres, qui ne sont pas aussi primitives.

*
* *

La première étape du sauvetage de l'Afrique noire consistera d'abord à la dégager du fatras d'administration européenne

qui l'étouffe et à réhabiliter les éléments permanents de ses institutions politiques traditionnelles. Il s'agit de retrouver les bouts perdus de la grande chaîne de traditions que nous avons maladroitement rompue et de les renouer, *de faire baigner de nouveau le noir plus librement dans son milieu social et spirituel propre, puis de faire évoluer progressivement ce milieu lui-même*. Il s'agit d'enraciner de nouveau l'Afrique. A cette condition, elle portera des fruits dignes du monde de demain.

« Il est bien clair, a dit Eboué, que la coutume change et qu'elle changera, et que nous ne sommes pas ici pour la stériliser en la fixant. Mais il nous faut en comprendre le sens profond et la considérer comme aussi essentielle que la tradition qui l'a formée et le sentiment qui lui a donné naissance. Cette tradition, c'est celle du pays et de la tribu ; ce sentiment, c'est celui de la patrie. Enlever aux indigènes ces deux moteurs de la vie humaine équivaut à les dépouiller sans contre-partie. »

La réforme proposée ne se limite pas, comme pourrait le laisser croire une lecture superficielle, à régénérer l'autorité des chefs. Elle va beaucoup plus loin :

« Aucun conseil constitué ne sera omis, aucun tuteur évincé, aucun interdit religieux négligé, sous prétexte qu'il serait ridicule, gênant ou immoral. Il ne s'agit ni de nier, ni de condamner ce qui existe et ce qui compte, mais de le mener au progrès. »

Jamais n'a été affirmé officiellement avec tant de netteté un principe de politique coloniale aussi révolutionnaire. Mais ce qui paraît si révolutionnaire est en réalité une solution de sagesse, à condition toutefois que ces formules explosives ne soient appliquées que par des techniciens expérimentés.

J'ai relu récemment une étude écrite il y a une dizaine d'années par Eboué sur l'ethnographie des peuples de l'Oubangui. L'ancien Gouverneur Général de l'A. E. F. y raconte ses premières expériences d'administrateur. L'homme,

qui en 1942 a remis en honneur les institutions locales de la colonie toute entière, négociait en 1909 la pacification d'une région de l'Oubangui en cherchant les liaisons directes avec les détenteurs véritables du pouvoir, qui étaient mal connus et insoumis. Il les touchait journellement par des messages transmis à travers la brousse sur le tambour de bois à trois notes des Bandas, et ces négociations, relayées de village en village, étaient couronnées de succès; l'opinion publique était ainsi tenue au courant des pourparlers et agissait sur leur conclusion. Plus tard, pour régler des problèmes plus graves, il n'hésita pas à s'adresser directement dans la Haute-Koumi au chef inconnu de la puissante société secrète du *Ngakola*. « La vérité nous oblige à reconnaître, raconte Eboué, que le contrat fut loyalement exécuté et que les difficultés que notre inexpérience ne nous permettait pas de régler disparurent comme par enchantement. Par la suite, nos relations avec le *Ngakola* se modifièrent : nous ne fîmes plus appel à son intervention, nous étant aperçus de l'influence que pouvait prendre le personnage, non seulement dans notre détachement de miliciens, mais dans notre entourage immédiat. *Nous entrevîmes alors tout le parti que l'on pouvait tirer pour une politique indigène d'une collaboration avec la secte qui était encore toute puissante, qui tenait et tient encore nos chefs et nos notables.* »

Ces lignes pourraient avoir été écrites aujourd'hui, et servir à éclairer les continuateurs du Gouverneur Général sur l'efficacité comme sur les dangers de sa nouvelle politique.

« Il s'agit bien de *reconnaître*, — j'emploie ce terme dans le sens diplomatique, dit Eboué, — les autorités naturelles de l'Afrique, et, tout d'abord de les rechercher et de les retrouver là où nos mesures maladroités les ont amenés à disparaître. *Mais si nous rétablissons l'essentiel de leurs pouvoirs, notre devoir, devoir d'hommes et de Français, nous interdit de doter l'Afrique de nouveaux tyrans.* »

Eboué défendit son œuvre contre une telle crainte. Vingt-trois ans d'Oubangui lui avaient donné le loisir de savoir à fond ce qu'est un chef africain. Il pensa que quels que soient ses défauts, quels que soient les abus que le chef dûment contrôlé pourra commettre, défauts et abus seront moindres que ceux que commettraient par inadvertance une administration européenne acharnée à faire le bonheur des gens malgré eux, et très consciemment les fonctionnaires du pays qu'elle serait amenée à employer comme intermédiaires. Le chef est lié, limité dans ses abus par la coutume. Qui pourra retenir le fonctionnaire indigène?

*
* *

Mais quels sont les vrais chefs de l'Afrique Équatoriale?

On pense immédiatement aux grands féodaux du Tchad, et le problème paraît simple. Il le paraissait si bien que Renard, qui avait été Préfet de Versailles, avant de devenir Gouverneur Général des Colonies, avait peut-être été trop loin en essayant de le résoudre. Dans l'anarchie africaine du XIX^e siècle, quelques grands sultanats avaient subsisté — tels que le Ouaddaï, — et montré leur efficacité en luttant contre nous. Ils en avaient perdu leurs sultans. La paix revenue, c'était faire une économie de forces que de rétablir ceux-ci sous notre contrôle, avec leurs grands dignitaires, leurs intrigues de cour, leur solide administration urbaine et leur prestige chez leurs anciens sujets nomades. Mais ce serait une erreur, que ne commettent pas les instructions actuelles pour l'A. E. F. — reprises, sous forme d'une note d'application à l'usage du Tchad, par M. Lapie — que de vouloir donner de grands chefs à *des peuples qui n'en ont jamais supportés*.

Dans d'autres régions du Tchad, les régions moyennes, les cultivateurs tout nus qui possèdent par familles, par villages,

par tribus, par peuples, leurs propres chefs — reconnaissables à ce qu'ils sont seuls autorisés à porter la barbe — se trouvent cependant, depuis un siècle environ, sous la domination de musulmans nomades d'une autre race, Peuls ou Arabes. Va-t-on rendre à ceux-ci, qui sont des étrangers comme nous, l'intégralité de leur ancien pouvoir, quand *l'expérience prouve que, sous notre gestion directe, les animistes connaissent une liberté, une sécurité et finalement, dans la plupart des cas, une prospérité comme ils n'en ont pas connues depuis des siècles?* Je n'ai pas trouvé d'éclaircissements là-dessus. Or c'est une question de principe qui prend toute son importance si l'on veut bien la juger par l'expérience du Cameroun voisin, où le dominateur peut dégénérer lentement, tandis qu'épaulés par nous les peuples païens semblent représenter une des forces de l'avenir.

Dans ces régions à populations mixtes — noirs et « rouges », sédentaires et nomades, cultivateurs de mil et éleveurs de bovins et de chevaux — nous seuls pouvons tenir la balance égale. Je me rappelle avoir vu un jour à Léré au Mayo-Kebbi, un petit dieu Moudang venir plaider auprès de l'administrateur sa cause et celle de ses confrères. Il s'appelait Baram et se présentait sous l'aspect insolite d'une sorte de meule en fibre surmontée d'une houe. Les Foulbés, suzerains du pays, insoucieux de la vieille religion avaient coupé des arbres dans le bois sacré où s'abritent encore les vieux petits dieux Moudangs, et Baram venait devant le commandant français demander justice. Incident minuscule, en apparence, que seuls des coloniaux peuvent ne pas trouver risible. Pour moi, il met en évidence, de façon exemplaire, la fonction primordiale des représentants de la France en Afrique : *ils sont non seulement des animateurs, mais des arbitres. Et tout oubli de cette fonction, si généreux qu'en soient les motifs, met en cause la justification même de notre présence outre-mer.*

Il serait néfaste que, sous prétexte de redonner la liberté à des

territoires, nous replongions des noirs, si humbles soient-ils, dans la servitude dont nous les avons libérés. Car nous devons avoir toujours présent à l'esprit qu'en Afrique Centrale — comme ailleurs aussi hélas! — la liberté d'un peuple commence toujours par la mise en esclavage du voisin. Malgré certaines maladresses c'est l'honneur des Français de voir un peu partout, dans les territoires qui leur sont soumis, de pauvres paysans anonymes venir, spontanément leur soumettre, comme à l'Équité elle-même, les menus problèmes de leur vie quotidienne.

Grands chefs mis à part, le reste ne constitue qu'un problème unique : nous avons souvent pour des raisons ici de commodité, là de pacification, remplacé les chefs traditionnels par des personnages plus maniables, quand ce n'était pas un « parvenu, marmiteux ou tiraillier, dont il faut récompenser les services ». Le chef véritable, qui tient ses pouvoirs des ancêtres ou des dieux ne disparaît pas si facilement que le croit l'administration. Il subsiste toujours et son pouvoir se maintient, occulte et, partant, plus dangereux. Ailleurs, nous en aurons agi si légèrement avec lui, l'utilisant à des corvées sans utilité, le punissant comme on punit un boy, qu'il aura cédé la place à un autre. Lorsque le « commandant » demande à voir le chef, le village lui présente un pauvre diable dont la seule fonction est d'encaisser les à-coups de l'humeur changeante des blancs. Celui que nous croyons le chef n'est qu'un homme de paille, ou comme dit Delavignette : « un chef de paille. » Il ajoute : « *On peut juger de l'insuffisance ou des vices d'un commandement au nombre de chefs de paille qui le séparent des chefs réels.* »

Lorsqu'Eboué proclamait : « Je veux qu'on se mette à rechercher les chefs légitimes là où notre ignorance les a laissés se cacher et qu'on les rétablisse dans leur dignité extérieure », il semble que, loin de préconiser l'établissement d'une administration indirecte, il ait fait tendre au contraire

l'administration coloniale française vers une liaison plus étroite que jamais avec les populations indigènes.

*
* *

André Demaison a raconté, il y a une dizaine d'années, au retour d'un voyage sur la côte d'Afrique, l'histoire pittoresque des funérailles du Roi de Coumassie, dans la côte de l'Or britannique.

Il ne s'agit pas là d'une lointaine forêt à anthropophages, mais d'une des régions les plus riches de l'Afrique occidentale, équipée grâce aux mines d'or, enrichie grâce au cacao. Les planteurs, leur torse noir majestueusement drapé dans une toge à dessins bleus, circulent en Packard huit cylindres et font fortune en spéculant, à chaque saison, sur le cours du cacao à Londres. Ils ont un Conseil législatif, des médecins de leur race et des avocats noirs en perruque blanche. Et derrière eux, comme nos Dahoméens, de solides traditions africaines. C'est ainsi que lorsque le Roi des Achantis mourut à Coumassie, il fut accompagné jusqu'à la porte de l'église protestante, et de là au cimetière, par trente-cinq petits cercueils contenant les têtes de trente-cinq de ses sujets secrètement exécutés pour la circonstance. Dans le cortège, juste derrière les têtes, venaient impassibles les hautes autorités britanniques de la colonie. En colonie française, un tel fait eût causé un scandale affreux, des enquêtes, quelques centaines d'arrestations, des condamnations à mort, et, pour le moins, une interpellation à la Chambre. Et, naturellement, les autorités eussent été absentes du cortège.

Plus exactement, en colonie française, le fait se fut passé dans le plus grand secret, ou pas du tout. Mais le libéralisme anglais respecte toutes les coutumes, même saugrenues, son but étant d'assurer avant tout la paix et la prospérité économique. Son respect absolu de la liberté d'autrui fait le reste.

Par contre les échecs des Français viennent généralement de ce qu'ils tiennent absolument à *faire le bonheur des autres peuples même malgré eux*. C'est peut-être une tendance très peu payante, mais pourquoi en rougirions-nous? Il est évident qu'en bien des régions encore sauvages les gens admettent fort mal que nous nous mêlions, par exemple, de leur santé. Juste avant la guerre, il fallait encore monter autour du médecin une véritable expédition militaire accompagnée de prodiges de diplomatie pour vacciner quelques centaines de Kirdis tout nus dans les montagnes du Nord Cameroun, et le résultat le plus clair était souvent l'émigration en Nigéria britannique des gens du village restés indemnes. Car en Nigéria l'*Indirect Rule* ne vaccine pas de force.

J'ai connu au Cameroun une subdivision qui m'a appris les innombrables avantages d'un parfait gouvernement indirect : c'était celle du Bouba de Reï, le Lamido foulbé, bien connu des voyageurs pour son palais de terre et les chevaux de sa garde capitonnés, caparaçonnés et qui portent des pantalons alors que son infanterie n'en porte pas. Il y avait chez lui quelques montagnes peuplées de Kirdis peu accessibles. Payaient-ils volontiers l'impôt? Le refusaient-ils? Aucune importance. L'impôt total, le « cadeau » du Lamido était payé *cash* chaque année à la date voulue, au chef-lieu. Lorsque dans une subdivision voisine, au Tchad par exemple, l'administrateur avait réglé avec la sagesse d'un Salomon l'un des innombrables litiges de femmes, de vaches et de champs que lui avaient soumis ses administrés, ce malheureux fonctionnaire le recopiait en trois exemplaires avec la terreur de le voir cassé à Brazzaville pour vice de forme et d'avoir à recommencer tout, depuis le serment des assesseurs. Chez le Baba de Reï, le problème ne se posait pas, et, en fait, si l'on prend pour mesure une tradition (laquelle ne plaît pas toujours à la mentalité européenne), la justice n'y était peut-être pas si mal rendue, avec probablement la même proportion

d'injustices envers les faibles et de trafic d'influences que dans n'importe quel grand pays civilisé. Pour les condamnations à mort, l'administrateur, qui les ignorait la plupart du temps, pouvait se féliciter d'éviter à la fois les problèmes de conscience et les procédures compliquées de la justice française que ses administrés n'arrivaient pas à comprendre. Enfin et surtout lorsqu'il s'agissait de recruter des travailleurs pour une route ou pour un pont, l'administration indirecte reste incomparable : un seul geste, et du fond de la brousse, apparaissait une foule docile de Kirdis plus ou moins islamisés avec une lettre du sultan qui en donnait le décompte exact.

Il semble bien que les Provinces du Nord du Nigéria, avec leurs fastueux émirs Haoussas et Foulbés, ce soit Reï-Bouba sur une échelle de plusieurs millions d'hommes. Les agents anglais du *Civil Service*, que l'on n'oblige pas, comme on le faisait chez nous, à changer trois fois de poste en un séjour de deux ans, connaissent à fond leur région, en parlent généralement la ou les langues, savent tout ce qui s'y passe et la contrôlent sans se départir de cet admirable libéralisme dont j'ai montré quelques inconvénients.

Le sud de la Nigéria montre, comme la Côte de l'Or, une autre forme de régie indirecte, née de la prospérité agricole, minière et commerciale du pays, laquelle a peuplé Lagos et Ibadan, comme Achimota et Coumassie, d'une population noire à l'esprit et aux besoins modernes. Les Français s'étonnent d'y trouver une administration presque entièrement nationale et d'être amenés, ce qui les touche le plus, en cas de conflit avec une pègre locale qui s'entend à en faire naître, devant un commissaire de police noir qui les condamne à l'amende. Il est assez curieux de constater que c'est justement auprès des autorités coloniales britanniques de ces territoires que l'exposé d'une nouvelle doctrine de politique française pour l'A. E. F. a été étudié avec le plus d'intérêt.

*
* *

Il fut un temps où une mission parlementaire, animée des meilleures intentions du monde, parcourait l'Afrique française afin d'y étudier — déjà — la réforme de notre politique. J'avais envie de soumettre à sa compétence le cas suivant :

Cela se passe au Tchad, chez les braves agriculteurs Toubouris, dont la religion même est d'essence agricole. Une certaine année, la saison des pluies a du retard. Les chefs viennent trouver le « Commandant ». Ils connaissent la cause de ce retard et ils indiquent le remède. Ils reviennent les jours suivants, insistent : « *ils connaissent l'homme qui empêche de pleuvoir.* » C'est au « Commandant » de le mettre hors d'état de nuire, et le temps presse. L'administrateur, bon Africain, et bon fonctionnaire, sait que s'il n'agit pas lui-même, il va se trouver le lendemain devant une affaire de meurtre. Il ne tient pas à affronter toutes les paperasses que cela comporte. Par dessus le marché, les chefs des Toubouris seront impliqués... Quelle histoire ! Il convoque donc le mauvais citoyen annoncé. Ce dernier se présente, souriant simplement vêtu d'une tranquille impudeur :

— C'est toi qui empêche de pleuvoir ?

— Oui, commandant, répond l'homme sûr de lui : *mais je ne le fais pas exprès !*

Qu'auriez-vous fait à la place de l'administrateur ? S'il ne donnait pas satisfaction aux chefs et au peuple qu'ils représentaient, il laissait condamner à mort ce candide malfaiteur public. Usant de son pouvoir discrétionnaire, il préféra mettre l'homme en prison (pour trois jours renouvelables, je crois) avec le motif : « *Trouble l'ordre public.* » Et, naturellement les cataractes du ciel s'ouvrirent bientôt rendant la liberté au prisonnier !

Il y a là un abus de pouvoir caractérisé : il a sauvé la vie

d'un homme et la paix d'une région. Le désapprouvez-vous ? Il semble bien qu'en régie indirecte, l'homme eût été assassiné, avec l'avantage administratif que l'affaire fût restée secrète et confinée au milieu indigène.

Lorsque nous avons essayé d'instaurer en Afrique un peu de notre justice et de nos mœurs, nous ne devons pas perdre de vue que le code africain et le nôtre ne jugent pas suivant les mêmes principes. Leur substance même est différente. Il est évident, comme le fait remarquer Delavignette, que le code Napoléon ne prévoit pas le crime d'anthropophagie ni celui de magie. C'est bien Eboué qui, jadis, sur la plainte d'un groupe de villages de la région de Fort-Sibut décimés par les lions, a commencé par condamner ces villages à payer une amende collective à un homme de Grimari qui avait suscité contre eux les lions pour se venger du non-paiement d'une vieille dette de chasse. Ce qui n'a pas empêché l'organisation d'une battue. Mais, pour l'opinion publique, *elle était superflue*. Le cas de l'homme qui empêchait de pleuvoir mettait en jeu l'une des règles les plus absolues de la société primitive : alors que le sang, ou n'importe quel dommage, se rachète, le crime contre la communauté ne se pardonne jamais. D'où la difficulté et aussi la nécessité pour nous de contrôler de très près, sinon d'exercer nous-mêmes, la haute justice criminelle des pays noirs.

Selon les nouvelles instructions d'Eboué, les chefs et les juges de la brousse et de la forêt reprennent en A. E. F. l'entier exercice de la justice civile. Avec cette simple mesure disparaissent les trois-quarts des pertes de temps des administrateurs de la colonie. Avec elle aussi disparaît la meilleure école de psychologie et de sociologie. En outre, les mêmes juges autochtones exerceront désormais une partie de la justice pénale courante. « Ainsi le travail du chef de subdivision en cette matière, dit le Gouverneur Général, *passera-t-il de l'action directe au contrôle comme il doit y tendre dans tous les domaines.* »

*
* *

L'A. E. F., bien que moins largement évoluée que des colonies africaines plus prospères, ne se compose pas que de villages de brousse et de campements nomades. Elle comporte aussi des déracinés et, parmi eux, plus intéressants, des évolués nombreux pour lesquels il n'est plus question de retour aux institutions primitives. Pour eux — prolétariat, bourgeoisie noire de certaines villes, métis nés de l'union des Européens avec les femmes noires — d'autres solutions s'imposent.

Pour eux comme pour les précédents, « l'organisation politique qui sera créée ne donnera aucun droit sans une responsabilité équivalente, et les hommes seront dirigés vers l'administration de leur pays afin d'en connaître toutes les difficultés, d'y porter tout leur intérêt et d'y gagner tout leur mérite. A cet effet, les « notables évolués » des collectivités urbaines seront appelés à la gestion des « communes » nouvellement créées et qui doivent suppléer, par un cadre administratif nouveau, à la disparition de toute autorité traditionnelle dans les centres tels que Libreville, Bangui, Pointe-Noire, ou les deux faubourgs de Brazzaville : Bakongo et Poto-Poto. Réforme capitale que cette élévation des responsabilités d'une bourgeoisie noire, dont feront partie de droit les citoyens français de couleur, mais qui s'étendra largement autour d'eux. La distinction spéciale de notable évolué n'aura pas d'influence sur le statut personnel et elle pourra être annulée, à titre de sanction, pour fautes graves. « La qualité de citoyen, faisait observer Eboué, ne doit pas comporter en Afrique la même rigidité que nous lui prêtons en France. » Ce sont les lois traditionnelles qui possèdent « la faculté d'acquiescer, par une sorte d'assimilation interne, les principes moraux dont nous reconnaissons la valeur. Ici encore, nous

ne referons pas ce notable à partir de nous, nous l'élèverons à partir de lui-même».

Quant aux métis, dont la situation souvent douloureuse a fait jusqu'ici couler plus d'encre qu'elle n'a suscité de mesures gouvernementales judicieuses, Eboué, descendant lui-même de noirs, savait qu'il faut d'abord éviter d'en faire des déclassés : « un être spécial, appelé à vivre en marge de la société, trop seul si c'est un garçon, pas assez si c'est une fille ». L'A. E. F. nouvelle fera tout pour effacer des distinctions arbitraires, bien intentionnées, mais généralement néfastes. Les missions elles-mêmes, qui recueillent et élèvent les métis en si grand nombre, ne devront pas les isoler des orphelins noirs. Il faut restituer les métis à la vie sociale, ce dont le texte « désuet », qui permettait d'en faire avec tant de facilité des citoyens français rejetés à la fois par la société française et par la société noire, ne tenait pas compte. Toutes rivalités effacées entre eux, « nous sommes décidés à requérir des métis et des noirs le même esprit d'initiative et le même sens de la responsabilité ». En un mot, à leur faciliter une élévation égale pour les juger ensuite à leurs œuvres.

Il y a loin de ces solutions sages d'aujourd'hui aux formules dites « démocratiques » d'hier, où deux riches planteurs de couleur du Gabon et du Moyen-Congo, un sultan tchadien et un homme de l'Oubangui étaient chargés une fois pour toutes de représenter au Conseil Supérieur de la Colonie les intérêts des trois millions de braves gens gouvernés par Brazzaville.

*
* *

Il est beau de rattacher l'ensemble des habitants de l'A.E.F. à la coutume. *Encore faut-il, dans un deuxième temps, accentuer et diriger l'évolution de cette dernière.* Cela ne se fait pas à coups de textes administratifs : « Nous respecterons la coutume tout en sachant qu'elle évolue, et nous ne consacrerons la dispa-

rition que des préceptes qui contrediraient la discipline supérieure où l'indigène aura pu parvenir.» Et le Gouverneur Général ajoutait : « Vouloir réformer un point de la coutume parce qu'il est immoral ou déconcertant à nos yeux et négliger le reste, c'est préférer un peu vite notre point de vue à une logique réelle. Gardons-nous que celui qui n'aura pas compris l'intention que nous avons d'isoler un abus pour le détruire ne voie dans notre action une entreprise générale contre la coutume, c'est-à-dire, pour lui, la fin d'une vie organisée et le commencement d'une ère anarchique et désolée. »

Or il est un facteur d'évolution qui a pris en Afrique centrale une importance considérable : c'est la christianisation. Pour l'A. E. F. et le Cameroun seuls elle a porté en 25 ans sur un bloc qui dépasse de beaucoup le demi-million. Fait social qui sera déterminant pour l'avenir de notre Afrique. En deux phrases, M. Eboué en définissait les bienfaits immenses et les avalisait :

« La coutume trouve, dans cette diffusion des préceptes chrétiens, sa plus inévitable raison d'évoluer, et... il sera loisible de constater que le noir trouve dans l'enseignement chrétien non seulement une consolation et un appui, mais aussi ce principe de responsabilité que nous cherchons, de toutes manières, à faire passer dans sa vie. Une telle certitude doit effacer les discussions inutiles. »

Mais, observait-il, « cette action... ne doit sous aucun prétexte être interprétée comme le signe du passage à une vie sociale où toute tradition serait remise en question ». Et, ce faisant, il mettait en évidence les graves dangers pour l'équilibre social de l'Afrique d'une évangélisation superficielle et brusquée.

Je ne sais si on se rend bien compte de la puissance et de la spontanéité du mouvement qui porte les populations païennes de l'Afrique centrale vers le baptême. Tout les incite à venir

vers les missionnaires, et d'abord le ressort profond de l'âme noire, qui est le mysticisme. Ils ne quittent pas, pour devenir chrétiens, le monde magique où s'écoule leur vie quotidienne. L'accès à la conversation directe avec Dieu que leur proposent les missions protestantes, les mystères de la foi catholique et la pompe de sa liturgie fournissent un aliment inespéré à leur mysticisme et à leur générosité, et j'ai connu, en forêt, des noirs dignes des premiers chrétiens. La foule elle-même des convertis, avec ses défauts et ses vices, se montre capable d'élans extraordinaires où l'on voit se mêler à la religion nouvelle des croyances de la vieille Afrique. Tel l'épisode camerounais, survenu en 1933, de l'éléphant miraculeux de Kribi, dans lequel s'était réincarnée l'âme d'un « catéchiste » indigne excommunié par les Pères et qui devint pour toute une région une source d'édification et un but de pèlerinage.

Mais il y a la contre-partie de ces élans. A Lagos, en Nigéria, où s'élevaient, voici quelques années, sept cathédrales, le marché regorge d'ingrédients de sorcellerie. Le noir ne voit pas là de contradiction. Il est facilement amoral et, si les disciplines féroces des vieilles coutumes le retenaient, par la crainte, dans le droit chemin, les sanctions de la religion chrétienne, trop lointaines ou périodiquement annulées par l'absolution, n'agissent plus sur lui avec la même vigueur. Enfin, et surtout, la christianisation devient aussi un encouragement à la vanité, qui est le défaut fondamental du noir.

Il faut que vous vous représentiez la famille — des gens de la forêt, généralement — sur laquelle porte l'enseignement des missionnaires. Les enfants étaient destinés au dressage viril de leur classe d'âge, aux épreuves souvent effrayantes de l'initiation à la vie de la tribu ou aux sociétés secrètes, à une solidarité de tous les instants avec la communauté traditionnelle et ses règles sévères. Le « Monpère » parle, leur apprend un peu à lire en même temps qu'à prier, et les voici devenus

rapidement, sans épreuves, sinon sans efforts, « même chose le blanc ». Imaginez de quels soins doivent être entourés ces esprits encore enfantins dont on vient, sans le vouloir, de briser les liens spirituels avec leur société d'origine. *C'est pourtant sur eux que se construit lentement la société centre-africaine de demain.* Parvenus à l'âge d'homme, ils choisiront eux-mêmes une jeune fille, chrétienne elle aussi, éduquée par les sœurs. Sur le jeune couple, les interdits ancestraux ne pèseront plus, chez lui le confort apparaîtra, les notions de dignité humaine, de liberté pourront naître peu à peu. Insensiblement, la coutume évoluera. Il ne restera plus à l'administration qu'à sanctionner cette évolution et, tout d'abord, en garantissant « contre un retour en arrière ceux qui auront tendu vers une coutume plus parfaite ».

On voit quel lourd problème risque de poser une évangélisation hâtive, insuffisamment suivie par des missionnaires trop peu nombreux. *Il n'y aurait plus un progrès contrôlé de la coutume, mais le déracinement irrémédiable, avec tous ces dangers sociaux et politiques.* Dès avant cette guerre, les Missions en avaient pris conscience et, plutôt qu'à étendre trop vite l'aire de leur action, tendaient déjà à son approfondissement.

L'arrachement d'un enfant ou d'un jeune homme à son cadre social traditionnel n'est pas le seul danger issu de la conversion des masses noires. Celle-ci pose aux adultes des problèmes plus douloureux, dont la solution simpliste, telle qu'elle a été appliquée jusqu'ici, risquait de détruire complètement la société noire. On sait que cette dernière repose sur la polygamie, polygamie de base, principalement chez les gens riches qui peuvent payer plusieurs dots, accrue encore par le régime des successions qui fait d'un héritier le maître des épouses de son légataire. Or l'église peut difficilement admettre la polygamie. À ses yeux, la conversion d'un polygame doit s'accompagner de la répudiation de toutes ses

épouses, sauf une. Et une chrétienne ne saurait rester l'épouse d'un polygame. Sur ce plan d'une morale impitoyable, les enfants sont enlevés, eux aussi, au père ou à la mère. Sanction terrible de la conversion, qui fait reculer maintes âmes pourtant désireuses du baptême. Une telle situation, à laquelle jusqu'ici on n'avait pas trouvé de remède, signifiait la destruction de la société noire par la destruction de la famille qui en est la base. On ne peut que rendre à Eboué un hommage de profonde admiration, lorsqu'on apprend que, sur sa proposition, les missions d'A. E. F. ont accepté, par la voix de leurs vicaires apostoliques, l'assouplissement de cette règle. Désormais, semble-t-il, elles ne toucheront plus directement à la famille traditionnelle, même polygame, mais appliqueront leurs efforts à la faire *évoluer d'une génération à l'autre*. Et là, leur action peut être incomparable.

Pour ceux qui s'étonneraient d'une révolution si considérable dans la politique des Missions religieuses, je crois pouvoir signaler qu'elle est approuvée et soutenue, non seulement par les coloniaux de bon sens, mais aussi par la plus haute autorité de nos territoires africains en matière de sociologie féminine : j'ai nommé Sœur Marie-André du Sacré-Cœur.

Pourquoi ne pas citer encore, en conclusion, l'animateur de la nouvelle politique coloniale de l'A. E. F., lequel savait se souvenir qu'il était aussi ethnographe :

« Rappelons que le christianisme a mis trois siècles et plus à s'assimiler la Gaule, et qu'il ne l'a fait qu'en prenant à son compte, en convertissant, si je puis dire, les institutions elles-mêmes. . . Cependant, la vie sociale et le caractère de la famille étaient respectés et c'est par un mouvement si insensible que la christianisation s'est faite qu'aucune rupture n'apparaît dans la tradition jusqu'au moment où l'on s'aperçoit que le travail est achevé et l'Église de France parfaitement épanouie. »

*
* *

Au point de vue des cadres locaux, la comparaison avec l'A. O. F., incomparablement plus peuplée et plus riche, où les cadres auxiliaires abondent (jusqu'aux médecins sortis de William Ponty), ou le Cameroun, moins étendu en territoire, mais plus dense et beaucoup mieux géré, n'était guère flatteuse hier encore pour l'A. E. F. Il n'y a pas si longtemps que la presque totalité des commis du gouvernement du Tchad, à Fort-Lamy, étaient originaires du Cameroun. La qualité de leur travail ne suscitait que des louanges. Mais que dire de leur moralité? Presque tous étaient interdits de séjour dans leur territoire d'origine. Douleuruse rançon de l'affranchissement intellectuel de l'Africain lorsqu'il ne s'accompagne pas d'un progrès moral parallèle. Eboué n'eut pas tort de tenir à faire d'abord de ses administrés des hommes avant d'en faire des civilisés.

Son programme d'enseignement s'inspirait des mêmes règles que son programme politique. Il ne voulait pas de déclassés, de chômeurs intellectuels, de prolétaires insatisfaits, d'écoliers prétentieux et incapables qui jugent indigne d'eux de manier le tournevis :

« Le bon ouvrier en fer, le bon mécanicien, le bon maçon, doit se sentir aussi honoré que le bon secrétaire... »

D'où la nécessité immédiate de donner aux jeunes générations de l'A. E. F. un enseignement de base homogène dans des écoles aussi nombreuses que possible. Pour cette œuvre d'intérêt général, la collaboration des écoles religieuses était acquise au Gouverneur général, lequel pouvait décréter d'accord avec les Missions, cette mesure révolutionnaire : « ... L'enseignement des écoles publiques et celui des écoles chrétiennes, ayant un même but et des méthodes semblables, doivent être l'un et l'autre l'objet d'une égale sollicitude de la part du

Gouvernement. Aux moyens financiers qui seront définitivement attribués à l'enseignement chrétien, correspondront de sa part une activité scolaire plus grande et l'amélioration progressive de son personnel. Ennemi de tout autoritarisme et de tout ce qui bride l'initiative, je n'entends pas étatiser les écoles des Missions mais la liberté de gestes qu'elles conserveront se maintiendra dans un statut d'intérêt commun, d'intérêt public.»

D'un côté, à la sortie de ces écoles, une sélection sévère (« Nous devons être difficiles, sous peine de piétiner avec des ouvriers ou des écrivains qui ne seront aptes qu'à demi. ») jusqu'au certificat d'études, puis l'orientation, en particulier vers les écoles professionnelles — à créer, pour la plupart. De l'autre, la continuation des études — agriculture, petits métiers — dans le cadre des écoles de villages.

Dans chacune des Écoles supérieures créées dans les chefs-lieux de territoires figurera enfin une école pour les fils de chefs. Car l'aristocratie africaine, elle aussi, doit apprendre son métier dans des conditions modernes. A plusieurs reprises, le Gouverneur Général faisait allusion au scoutisme, comme à l'un des plus sûrs moyens d'élévation morale de la jeunesse. Au budget de 1942, il doublait les subventions aux organisations scoutistes. Ce retour au pays de ses origines de la technique scoutiste, inspirée à Baden-Powell par la fréquentation des hommes et des bêtes sauvages de l'Afrique, n'a rien de hasardeux. Car le scoutisme bien compris est non seulement un instrument de progrès, mais aussi, me semble-t-il, le seul moyen peut-être de réaliser dans l'Afrique de demain, la fusion, hautement désirable, entre les vertus du civilisé et celles du sauvage.

*
* *

« Nous nous attacherons à développer le sentiment de la dignité et de la responsabilité, progrès moral, et à l'enrichir, progrès

matériel ; mais nous le ferons dans le cadre des institutions naturelles », a dit quelque part Eboué.

Ce sont les facteurs d'enrichissement des territoires coloniaux qui, d'habitude, contribuent plus que les autres à briser les cadres des institutions naturelles. Après avoir apporté à la cause du progrès moral un ensemble de solutions hardies, par quels moyens Eboué proposait-il de stimuler le progrès matériel de l'Afrique Équatoriale, tout en évitant ses conséquences nuisibles ?

N'oublions pas qu'il s'agit d'une colonie pauvre, peu peuplée et menacée aujourd'hui d'un dépeuplement plus accentué encore. Son Gouverneur Général partait d'un premier principe : « La masse, dans son ensemble, est et restera essentiellement agricole... Le travail de la terre est le plus propre, et sans doute le seul propre, à assurer ce progrès sur place, cet enrichissement social du village et de la tribu, cette stabilité féconde de la population. »

De cela, l'expérience a été faite avec une culture d'exportation : le coton, dont l'origine remonte aux contrats passés avec des compagnies cotonnières par le Gouverneur Général Antonetti. Après des années de tâtonnements et de difficultés, d'erreurs commerciales et administratives, le succès est aujourd'hui éclatant. J'ai connu le temps où les représentants des villages de Mayo-Kebbi, après la pesée de leurs balles de coton communes, s'en retournaient chez eux, étonnés, joyeux et un peu inquiets, tenant dans leur main les quelques dizaines de francs de leur bénéfice collectif. D'autres, franchement épouvantés de cette nouveauté, se débarrassaient de leur charge et, sourds à tous les appels, s'enfuyaient au pas de course. On était obligé d'aller les payer à domicile. Mais, chez des gens pénétrés d'une vocation aussi profonde de l'agriculture que les Saras, les Bananas ou les Toubouris (chez lesquels le mil mûrit, dans des champs ceints de petites

murailles de pierres, sans avoir vu pousser à son ombre un brin de mauvaise herbe), il suffisait d'un peu de patience, d'un prix de vente rémunérateur et des conseils judicieux d'agents d'agriculture expérimentés pour amener une réussite complète. Jamais, m'a dit l'un des collaborateurs directs du Gouverneur Général, le pays Sara n'a été si beau. Au pays Banana — où de vieux bonshommes délicieux, ouvrant la main en signe de paix, venaient écarter devant mon cheval la barrière d'épines ou de branchages qui ceignait leur terre et après m'avoir présenté une calebasse de lait, m'accompagnaient à travers champs jusqu'à la barrière suivante — la prospérité cotonnière a eu pour effet des achats méthodiques de bétail qui tendent à faire de ce pays, entre Chari et Logone, une grande région d'élevage. A cela près qu'ils sont plus riches, mieux nourris, qu'ils prennent conscience d'eux-mêmes, il paraît que mes vieux Bananas n'ont pas changé. Ils progressent sans se prolétarianiser. Les bienfaits du coton se sont faits sentir aussi en Oubangui. *Nous avons là, par des cultures collectives de villages, la source de prospérité qui manquait à l'A. E. F. paysanne et partant la source de progrès et de développement démographique.* D'autres cultures de grands produits d'exportation sont en cours d'organisation, tel le palmier à huile en zone forestière. Ainsi la « Cendrillon » de nos colonies africaines s'efforce-t-elle de retrouver la base d'un équilibre plus favorable.

« L'agriculture ainsi conçue, faisait remarquer Eboué, outre qu'elle répondra aux besoins profonds de la masse, est en mesure d'assurer la prospérité de la colonie mieux que ne le ferait une colonisation européenne multiple... Je ne dis pas qu'aucune concession ne doive être accordée. Mais j'estime qu'il vaut mieux, en principe, faire progresser l'agriculteur travaillant à son compte que de s'adresser au colon européen, qui devra employer le même agriculteur travaillant chez lui comme salarié. »

D'où la condition nouvelle du colon et l'évolution volontaire que le Gouverneur Général lui demandait. Ce n'est plus à lui, selon Eboué, qu'il appartient de faire de la *production* en grand des produits d'exportation, *que, sous une direction expérimentée, les collectivités du pays réussiront, assure-t-on, aussi bien que lui.* Mais c'est lui qui, conseiller, pépiniériste, capitaliste aussi, guidera en liaison avec le Service de l'Agriculture rénové l'effort d'un village ou d'une région et finalement sera, par contrat, avec la société de Prévoyance, l'acheteur de toute la récolte. « *La Société de Prévoyance, insistait Eboué, est donc la grande affaire.* »

Réforme généreuse, accueillie par tous, semble-t-il, avec une foi sincère et désintéressée, sur laquelle on ne pourra toutefois se prononcer qu'après l'expérience et, le cas échéant, les retouches apportées par les années.

*
* *

L'histoire des déceptions de l'A. E. F. se confond avec celle de sa main-d'œuvre. Grandes « colonnes » de l'époque héroïque, sociétés concessionnaires, plantations, mines, coupes de bois, mais surtout travaux publics — routes indéfiniment entreprises et refaites, Congo-Océan, port de Pointe Noire — ont pris leur part de la dépopulation d'un pays déjà trop faiblement peuplé. La colonie, durement éprouvée par certaines fautes, en avait déjà tiré de sages leçons et les travailleurs employés sur les chantiers étaient, depuis plusieurs années, généralement mieux nourris et plus vigoureux que les villageois. « Mais cela, qui est le résultat heureux du décret sur le travail et de l'application qui en a été faite par les patrons, laisse entier le problème de la population. Encore une fois, le pays se vide, et c'est en grande partie parce qu'on emploie trop de main-d'œuvre et qu'on l'emploie mal. »

D'une part « on emploie trop de main-d'œuvre. Le taux peu élevé des salaires a fait et continue de faire illusion ; les hommes paraissent coûter moins cher que les machines, ce qui, du point de vue particulier, est discutable, et, du point de vue général, faux ». D'où un vaste programme de refonte de l'équipement de la colonie, pour en venir à cette décision « *de retirer à la main-d'œuvre tout le travail que les machines peuvent faire. . . C'est à cette condition seulement que l'A.E.F. pourra tout à la fois s'enrichir et se repeupler* ».

D'autre part, on emploie mal la main-d'œuvre. Ici réapparaissent les préoccupations sociales de l'A. E. F. nouvelle.

S'ils ne meurent plus, s'ils engraisent et se musclent — dans ce pays où selon le mot d'un de mes amis, « les pires fainéants sont bâtis comme des forgerons » — les hommes amenés par contrat sur un chantier voient disparaître pour deux ans ou plus, parfois pour toujours, leurs attaches familiales et sociales et tendent à se fondre dans ce prolétariat instable qui est la plaie de l'Afrique. Cependant que, chez eux, privé de ses éléments jeunes, le village s'étiole, les femmes n'y ont plus d'enfants, la race va vers sa fin. A cela il existe un remède : « Il ne faut plus prélever le travailleur seul, mais l'amener près du chantier avec sa femme et ses enfants. Mieux encore : il faut susciter des villages de même race et de même tribu sur le chantier. »

La solution n'est pas nouvelle. Elle est déjà pratiquée dans les grandes plantations de caoutchouc du Cambodge par exemple, où les travailleurs tonkinois venus avec leurs familles, ont vu surgir du sol, en villages plus confortables et plus sains que ceux qu'ils avaient quittés, les cases mêmes de leur pays. Plus près de notre sujet, on la retrouve dans les grands centres miniers du Katanga. Elle était plus rare en A. E. F. Mais les instructions de Félix Eboué ont insisté avec raison sur ce qui importe, dans cette transplantation du milieu familial du travailleur. Il est bien entendu que lui seul travaille au

chantier et, de retour à sa case, prépare les petits terrains de culture, que sa femme plantera et récoltera, ayant en outre, comme au village d'origine, les soins de la cuisine et des enfants. *Il ne s'agit, en aucun cas, d'employer aussi la femme et de déraciner la famille entière.* C'est l'employeur qui construira les cases, achètera au village le surplus de sa production vivrière, veillera à la santé de tous... Ce programme, qui présente en outre l'avantage de résoudre le problème fréquemment décevant de la stabilité de la main-d'œuvre, « l'administration ne saurait l'exécuter pour le compte des exploitants, a fait remarquer le Gouverneur Général, mais la preuve est maintenant donnée que je ne me trompais pas en comptant sur leur concours. Le rôle social de l'exploitant est compris et bien compris, et le sacrifice demandé, qui trouvera d'ailleurs bientôt sa récompense, est accepté de bon cœur ».

Il n'est pas trop tôt, après le temps de guerre que nous venons de vivre, pour songer, sous tous les climats, à la restauration de l'homme. Alors que l'instrument de mesure des valeurs du monde est devenu, et risque de rester le nombre des tanks, la France, dont des impérialismes inavoués s'empressent de proclamer la démission, ne peut pas jouer les tanks. Elle joue et jouera l'homme.

Mais ce qui me plaît plus encore — et j'y vois un signe du destin — c'est cette nouvelle alliance des Français et des peuples noirs scellée aux lieux mêmes où, il y a soixante ans, un noir, le sergent Malamine, à qui la France avait confié la garde de la rive nord du Congo, la lui a conservée.

Aux prestiges matériels de son adversaire : les soldats, les fusils et l'or, lui aussi avait su préférer une valeur morale, *la fidélité.*

Pierre ICHAC.

LA FONTAINE DE BAKHTCHISSARAÏ.

Adapté de POUCHKINE.

La conférence de Crimée a réveillé en nous les souvenirs plus ou moins confus du romantisme pouchkinien. La première version du poème remonte chez nous à l'année 1826, l'original avait quatre ans. C'est en effet en 1826 que J. M. Chopin, frère du compositeur, fit paraître à Paris, chez Ponthieu, « La fontaine des pleurs, poème traduit librement du russe ».

J. M. Chopin était le secrétaire du prince Kourakine. « Il paraît n'avoir connu que vaguement le russe », constate Henri Mongault dans la Revue de Littérature comparée N° 1 de 1937. Il convient d'ajouter que l'invasion « cosaque » avait été suivie d'un engouement un peu snob, dans les salons parisiens de la Restauration, pour des familiers de Pouchkine comme Melgounof, Alexandre Tourguenief, Sobolevski, Jacques Tolstoï et le poète Joukovski. Henri Mongault qualifie la traduction de Chopin de « truchement malhabile ». Je ne crois pas que le sujet ait tenté en France beaucoup de traducteurs, à part la traduction en prose de Marc Seménoff, parue chez Plon en 1921, et qui se recommande par sa fidélité et son charme. Le sujet se prêtait plus que « Ruslan et Lioudmila » et « l'Ode au poignard » à l'expression romantique de Pouchkine. L'essai que vous allez lire n'a d'autre prétention que celle de restituer cette note à l'œuvre du grand poète russe, trop souvent influencé par le tour d'esprit voltairien et le rythme des conteurs en vers de notre XVIII^e siècle français.

Je ne cite que pour mention les traductions de cette œuvre dans d'autres pays d'Europe : en 1826, comme en France,

paraissait une traduction allemande, œuvre d'un baron balte, von der Borg, sous le titre «der Trauerquell». — En 1856, en Italie, «La fontana di Bakhtchissarai», de Luigi Delâtre. — Enfin, en 1937, le centenaire de la mort de Pouchkine fut marqué en Russie même par l'opéra sur le même sujet de Fédoroff, d'Ilinskii et d'Assafieff, et par la mise à l'écran de la mise en scène du Grand Théâtre de Moscou.

J. G.

I. — PROLOGUE.

Silencieusement, le Khan Guireil, assis,
De son tchibouk d'argent tire un nuage opale.
Les serviteurs muets se pressent dans la salle,
Guireil est soucieux et sombre est son sourcil.

Un geste a congédié toute la valetaille.
— Dis-nous, quel mal étrange ainsi ronge ton cœur?
Quel projet a germé dans l'esprit du vainqueur?
Va-t-il encor au Russe apporter la bataille?

La Pologne va-t-elle encor subir sa loi?
Noiera-t-il dans le sang un complot de l'armée?
Gênes dans une intrigue est-elle encor mêlée?
Quelque peuple soumis a-t-il renié sa foi?

— Non. La main du guerrier, inerte, fatiguée,
Pend le long de son corps, ne cherchant plus le fer.
La guerre est sans attrait, et l'œil, jadis si clair,
S'assombrit maintenant sous la paupière ambrée.

Peut-être une captive aime quelque giaour?
— Non. Sous l'œil vigilant, les esclaves craintives,
Sur leurs coussins brodés se détendent lascives,
Et du puissant Guireil, seul, connaissent l'amour.

II. — LE HAREM.

A l'abri du regard, dans l'ombre et le mystère,
 Comme des fleurs d'Orient dans une tiède serre,
 La paresse et l'ennui emplissent tous leurs jours.
 Pour elles, l'an sans fin s'écoule, monotone,
 Et le mur du harem étend son ombre atone
 Et triste sur leurs jeux, leur sommeil, leurs amours

Un eunuque inflexible, au seuil du gynécée,
 Préside à leurs ébats, dans la salle marbrée,
 Et son unique loi est le vouloir du Khan.
 Il connaît les replis de l'âme féminine :
 Regards tendres ou pleurs, expression féline,
 Rien n'émeut son œil froid fixé sur le Koran.

Quand le soleil ardent donne en plein sur la dalle,
 Les cheveux dénoués roulent sur les seins nus :
 L'homme au masque de plomb ne bouge même plus
 Quand, à l'heure du bain, tout est nu dans la salle.

Ses pas furtifs et lents errent sur les tapis,
 La nuit, quand le sommeil envahit la demeure.
 L'une rit en rêvant, une autre parfois pleure,
 Et l'eunuque impassible et froid, alors, sourit.

Mais le front de Guireil est de plus en plus sombre,
 Le tchibouk s'est éteint. Un serviteur, dans l'ombre,
 Guette du vieux guerrier le moindre mouvement.

Il devance ses pas vers la porte massive
 Qui s'ouvre à deux battants dès que Guireil arrive
 Et se ferme aussitôt que la franchit le Khan.

Assise sur le bord d'une fontaine pure,
L'une, dans ce miroir, ajuste une parure,
Pendant qu'un peu plus loin, taquinant un poisson,
Deux filles du Térék laissent tomber dans l'onde
Les perles d'un collier, — et la vasque profonde,
Au cristal transparent, scintille jusqu'au fond.

Au milieu des ébats, les blonds sorbets circulent
Et des plateaux d'argent, aux tasses minuscules,
Mettent sur les tapis leur reflet de métal.

Quelques brûle-parfums fument sous les ogives,
Un nuage d'encens engourdit les captives,
Mêlant son arabesque au décor oriental.

III. — ZARÉMA ET MARIE.

A mi-voix, psalmodiant une chanson tartare,
Une enfant du sérail célèbre Zaréma,
Zaréma qui naquit au bord de la Koura
Et dont l'œil allongé d'un noir bistre se pare.

Mais, le front soucieux, Zaréma n'entend pas.
Son long regard rêveur sous la voûte s'égare :
Guireil ne l'aime plus, et la Beauté barbare
Et les nattes de jais pour lui n'ont plus d'appas.

Car depuis quelque temps, Guireil, au gynécée,
N'a d'yeux que pour Marie et la natte dorée,
Blonde comme la steppe et les blés ukraniens.

La Horde a dévasté deux tiers de la Pologne
Où le Khan a rasé les palais sans vergogne,
...Et la blonde captive a perdu tous les siens.

*
* *

Et maintenant Marie au harem est entrée.
Ses larmes ont fléchi le cœur du Musulman.
Elle vit solitaire en son appartement
Et l'eunuque, à son seuil, arrête sa tournée.

Seule, avec son esclave, elle descend au bain.
Une lampe d'argent brûle sous son icône,
Mais sa vie, à présent, s'écoule monotone.
Elle prie, elle pleure et n'espère plus rien.

*
* *

La nuit tombe déjà sur les champs de Tauride.
Au loin, des rossignols chantent dans un laurier
Et le croissant d'argent, sur le ciel bleu cendré,
Brille ainsi qu'un or pur, de son éclat limpide.

Et dans Bakhtchissaraï, près du palais fermé,
Les femmes des Tartars, au long voile baissé,
Glissent vers le plaisir, d'une marche rapide.
Mais au harem tout dort, et l'eunuque, engourdi,
Fixe sur les verrous son œil appesanti
Et s'abandonne au cours de son rêve stupide.

Zaréma, retenant son souffle, lentement,
S'éloigne de sa couche, à pas de loup se glisse,
Et devant le gardien roulé dans sa pelisse,
Franchit le seuil de marbre et clôt le lourd battant.

En deux pas Zaréma parvient chez la captive
Et, sur la clé d'argent, elle pose, craintive,
Une main aux longs doigts tout chargés de bijoux.

La lampe de l'icône éclaire la chambrette
Et le lit virginal où, le bras sous la tête,
En proie à la terreur, Marie attend l'époux.

Marie a sursauté en voyant la Tcherkesse,
Mais Zaréma frémit, car la douleur l'opresse,
Et devant la chrétienne elle tombe à genoux :

« Oh ! laisse mon amant, Fille de Cracovie,
Jusqu'ici, nul soupçon n'a troublé notre vie
Et le joug de Guireil était pour moi si doux !
Seule ici je régnai jusqu'à ton arrivée.
Tu ne désires pas briser notre hyménée,
Mais mon sang circassien est devenu jaloux.
Refuse tes baisers à Guireil, ô Chrétienne !
Au nom de cette foi qui fut aussi la mienne
Avant d'être vendue aux envoyés du Khan ;
Ou sinon, — n'oublie pas que fille du Caucase
A toujours un kinjal sous ses voiles de gaze !
On ne peut l'outrager jamais impunément ! »

Et sans le moindre bruit, comme elle était venue,
Zaréma disparut dans le couloir obscur.
La lampe, en vacillant, dessinait sur le mur,
Des cercles agrandis qui fatiguaient la vue.

Et le sommeil bientôt vint clore cet œil pur :
La vierge s'endormit, tandis que, sous la nue,
Le croissant d'or glissait au-dessus de la rue
Et que le minaret blanchissait dans l'azur.

Zaréma sanglotait sur un lit solitaire
Et l'eunuque abruti, flairant quelque mystère,
Nez au vent, épiait tous les bruits du sérail.

Mais les pleurs étouffés étaient chose courante !
Et le gardien ferma sa paupière pesante
Quand il n'entendit plus rien dans Bakhtchissaraï.

IV. — ÉPILOGUE.

Mais qui dira jamais comment mourut Marie ?
Deux mois après, Guireil avait repris sa vie
De pillard et la Horde avait suivi le Khan.

Les pays dévastés fumaient sur son passage
Et les fronts orgueilleux se courbaient sous l'outrage,
Comme de lourds épis fauchés par le croissant.

Zaréma n'était plus. Un supplice terrible
Avait puni son crime ou son lâche dessein :
Le stylet de Guireil avait percé son sein.
Elle expia son forfait par une mort horrible.

Des siècles ont passé sur le manoir ancien,
Mais au fond d'un bosquet, sous le sorbier flexible,
Une stèle allongée en marbre indestructible
Rappelle encor le drame et sa lugubre fin.

Guireil la construisit auprès de la fontaine [pleine,
Dont, comme aux temps anciens, la vasque est toujours
Et dont l'onde se ride encor au moindre vent.

L'ombre de Zaréma plane sur la ruine,
Et quand sonne minuit à la ville voisine,
Un long sanglot répond, là-bas, vers le torrent.

Traduction-adaptation de
Jean GUILLON.

ADORACION.

DEUXIÈME PARTIE.

CLAIRE.

(SUITE.)

III

Claire était aussi désemparée que les platanes de la rue en cette fin de décembre. La tramontane brassait leurs branches, allongeait vers le ciel un étirement douloureux. Leur masse grise ondulait sur les toits, roulait, d'un mouvement las de navire ballotté, autour de l'enracinement puissant du tronc. Du socle, la force des branches maîtresses fusait, pleine et ronde, couleur de couleuvre. Mais, au-dessus des façades, elle s'éparpillait en branchettes que le vent réduisait à merci dans une grande plainte hurlante et continue...

Assise devant la fenêtre, à coudre, chaque après-midi, la mère devinait le vent qui secouait aussi cette tête submergée. Lorsque l'aiguille s'immobilisait au bout des doigts de Claire, elle s'approchait, hasardait la même interrogation inutile :

— Allons, qu'y a-t-il encore?...

Comme s'ils fussent seuls sensibles à cette voix, les doigts se remettaient docilement au travail. Claire n'en voulait plus à cette sollicitude souvent maladroite et ponctuelle qui la chassait de partout, au début. Elle

commandait en elle une série de gestes faciles, toujours les mêmes, avec lesquels la mère leurrait son inquiétude.

D'avoir, depuis des mois, retourné en tous sens sa douleur, il ne lui restait plus que la certitude qu'elle n'en sortirait pas.

Folle, elle l'avait été, véritablement. Dans la nuit où l'avait plongée l'injustice des hommes, la raison avec le cœur avaient manqué de sombrer. Comme une bête, pendant des semaines, elle avait subi l'assaut d'un mal qui la rendait insensible. Rien dont elle ait souvenance sinon de la sensation de fixité de son regard, rond et vide comme une voûte infinie. Jusqu'aux paroles de sa mère qui ne l'atteignaient pas... Cependant, peu à peu, elle la sentit sourdre, la souffrance libératrice ! Elle s'en désaltéra. Plus elle y buvait, plus la source coulait, abondante. On eût dit qu'elle l'aspirait pour que coulât toujours une souffrance plus dense. La vie, tout doucement, remontait au cerveau, l'emplissait de visions affreuses, souillait sa bouche de mots qu'elle ne se croyait pas capable de dire. Ç'avait été des semaines de joie cruelle. A la jeune haine qu'elle pensait éternelle, le monde était venu rendre hommage.

Maintenant que tout était brûlé, comme sur les garrigues les pousses pointent après l'incendie, les regrets naissaient sous les cendres.

Il eût fallu, dès les premiers jours, tordre le cou à ce chagrin, sortir un air de bravade, humiliant pour elle certes ! mais qui les aurait domptés tous, courir vers Lucien. Elle n'avait pensé qu'à elle, qu'à sa douleur, l'avait subie, vaincue comme une bête ; mieux encore, elle l'avait confiée à des mains méchantes dont les griffes lui faisaient du bien. Tous les jours, elle le sentait, s'allongeait la distance qui les séparait. Beaucoup, amis, parents, voisins et celles-là qu'elle ne connaissait pas avec leur voix de miel et leurs yeux de Sainte Vierge, lui avaient prodigué leur compassion comme, à la porte d'un cimetière, un jour de deuil.

Dans une attitude retrouvée et digne, barrant un avenir impossible, le père s'était redressé, dur :

— C'est ou tout l'un, ou tout l'autre ! Si tu lui parles, tu passeras la porte pour la dernière fois.

Elle avait senti que ses paroles ne dépassaient pas sa pensée. Quand elle en eut épuisé toute l'amertume, elle y trouva la consolation qu'on pût croire qu'elle aurait le courage de lui revenir. Au fond de son cœur, l'espérance se nicha avec ses fils ténus d'araignée industrielle.

Dans les confrontations qu'elle faisait en elle-même au sujet de leurs torts respectifs, Claire apportait une partialité de juge bien intentionné et quelque chose qui ressemblait au pardon. Maintenant, le pardon lui importait peu, qu'elle était assurée de donner. Chaque jour lui en apportait une preuve nouvelle. La faute dont Lucien était écrasé, elle la tirait à elle, insensiblement. Et cela modifiait le fléau de la balance où elle pesait les torts de tous deux. Il n'y avait pas longtemps que Claire avait ajouté un grand poids dans son plateau et cela lui avait fait un soulagement brusque de se sentir, à son tour, accablée. Ce soir où, dans les roseaux, il l'avait priée, silencieusement, de tout son corps. . . Elle mettait toute sa lucidité à comprendre. Qu'avait-elle voulu sauver, elle, dont la joie était d'offrir ? Une révolte lui venait. Non, elle ne payerait pas d'une vie ratée la frayeur d'une jeunesse qu'elle avait cru perdre. Ça non ! elle se le jurait. . .

C'est alors que Claire décida, brusquement, de revenir à l'atelier de couture de Reine où elle n'avait point paru depuis cinq mois.

On la regarda, pendant quelques jours, comme une bête blessée et qu'il fallait plaindre. Sous la banalité des conversations, elle devina vite la contrainte que sa présence imposait. Dans l'atelier aux rideaux levés sur la rue où galopait la tramontane, elle retrouvait les mêmes chants, les mêmes bustes appliqués, penchés un peu plus sur les étoffes à mesure que s'en allait la clarté. Avec le travail imposé, la vie, à nouveau, la poussait dans le

dos. Elle rechignait devant sa tâche volontaire, encore bien malade. Mais l'effort qu'elle faisait lui coûtait, chaque jour, un peu moins. Elle égarait son regard vers la fenêtre, entrait indécise dans les conversations, faisait effort pour s'y intéresser. Mais un rien, un dé tombé, le picotement sec de la machine, l'en détachaient. Au bout de quelque temps, elle sentit que ce n'était ni le travail, ni les bavardages qu'elle était venue chercher ici.

Certes elle éprouva, au début, cette sensation de délivrance comme, lorsque après une course d'été, vous accueillez, frais et vaste, le bord de la mer enfin atteint, le coup d'éventail de la brise marine. En se mouvant dans ce climat, son corps revivait et, de cette vie longtemps assoupie, renaissait une audace nouvelle... Elle ferait le premier pas... Il n'était que d'attendre une rencontre fortuite... C'était miser sur le hasard, elle le savait bien. Mais le moyen de faire autrement? Car le goût des consolations lui était passé. D'en avoir abusé, comme de ces drogues qu'un usage immodéré rend inefficaces et rebutantes, lui venait, au premier mot de consolation, un dégoût agressif. A l'atelier, on interprétait mal ce refus insolite : d'aucunes la croyaient si malade, qu'un rien, fût-ce un mot de sympathie, ranimait cette peine ardente sous les cendres.

Au milieu de ces têtes penchées, dominante de tout son buste, droite sur la chaise haute, Reine surveillait la brebis revenue. C'était une vieille fille osseuse, la peau couleur de bougie. Les yeux noirs, qui avaient été vifs, paraissaient délavés dans une humeur vitrifiée. Ils n'étaient point petits. Mais on n'en distinguait pas le contour. A peine, autour de la pupille, une tache plus jaune, mais si voisine de la couleur de la peau qu'on ne l'en dissociait pas. Ce qui retenait l'attention, c'était les cheveux. C'est en eux que s'était réfugiée toute l'inutile jeunesse. Noirs et lustrés, elle les étageait en coques savantes, ce qui lui donnait un air de chinoise. On l'appelait ainsi par tout le village mais, quand on lui parlait,

c'est Reine qu'on lui disait, et cela faisait comme si l'on s'adressait à une autre qu'elle.

Tant était solide sa foi en son apostolat, elle vers qui venaient une à une les vieilles filles que d'un même raisonnement elle poussait, zélées et craintives, vers l'église, qu'elle pensa aussitôt que Claire s'était décidée à entrer dans la bonne voie. En se félicitant d'avoir deviné juste dès le premier jour, à chaque occasion propice, elle reprit, avec un zèle nouveau, son anathème contre les hommes, leur égoïsme, leur méchanceté, leur grossièreté native. L'amour, le seul qui fût une marche vers le bonheur éternel, illuminait sa phrase allusive. Patiemment, comme s'il se fût agi d'un sacerdoce, certaine d'être comprise, elle entraînait, pensait-elle, par sa conviction, l'innocente victime. Jusqu'au jour où elle perçut l'écho de ses propres paroles dans le silence où elles tombaient. Un doute ténu fissura sa conviction première. Du flot des paroles, comme après l'assaut de la vague le rocher retrouve forme et couleur, Claire ressortait, muette et inchangée. C'est alors que les yeux et l'attention de Reine se fixèrent sur Louise Bourdeau souriante, l'œil moqueur. Que manigançait-elle encore dans l'ombre?

C'était la benjamine et, à l'atelier, elle trouvait, auprès de toutes, une indulgence bienveillante et complète. Sa fraîcheur, la confiance d'insecte écervelé que portaient ses quinze ans, faisaient la joie de ces grandes filles averties. En grandes sœurs, peut-être avec un brin de mélancolique regret, elles suivaient, s'inscrivant sur la figure éclose, l'émerveillement de son cœur, les éclairs et les orages qu'un rien suscitait, qu'un rien balayait, les roueries, les silences moqueurs. Trop jeune pour cacher ses élans, elle provoquait les disputes, s'y complaisait, les ranimait lorsqu'elles étaient près de s'éteindre, jusqu'à ce qu'elle eût le dernier mot; ou bien se tenait, imperturbable, dans un silence ambigu.

Claire aimait cette assurance naïve, cette franchise toute neuve. Parce qu'elle eût voulu, comme Louise, pouvoir

tout dire, et qu'on ne se méprît plus ni sur sa douleur ni sur ses intentions, elle se rapprocha de cette source généreuse, demanda à cette eau limpide et pure le goût de la vie. L'enfant fit de son mieux, promit de s'entre-mettre auprès de Lucien ; mais sa confiance et sa franchise sebrisèrent à cette muraille d'interdiction que le village avait dressée autour des deux pestiférés.

— Voilà bien comme tu es, lui dit sa mère à qui elle s'en ouvrait ! On te ferait faire tout ce qu'on voudrait . . . Pour que, plus tard, on rejette tout sur toi, malheureuse ! Je n'ai pas envie de me mettre deux familles à dos . . . Ce n'est pas là ton affaire. Je te défends de dire un mot. Qu'elle fasse, elle-même, sa commission . . .

L'enfant tint bon. Mais son entêtement céda devant la dureté du père.

— Je te flanque par la fenêtre si tu te mêles de ces saletés.

Elle regretta de s'être confiée.

Claire vit cette porte se fermer. Mais son courage s'aiguisa à cet échec. Et bien, oui, elle ferait elle-même sa commission, dût-elle courir à un scandale . . .

Les jours passaient, courts et froids. L'affolement des platanes dans le vent mettait partout, jusque dans le sommeil, cette malaxation d'images et de pensées dont souffrait le village comme d'une démençe. Si, pour un peu, le vent semblait cesser, le fleuve invisible de la tramontane continuait à poursuivre, haut dans le ciel, de fins nuages couleur de givre. Pareils aux remous qui, partis de la surface, atteignent la profondeur des eaux, la tramontane vrillait perpendiculairement, perçait de mille flèches glacées la terre et s'étalait jusqu'aux places les plus abritées, en nappe frissonnante. Mais ce n'était là que de courts intermèdes. Tout le jour, la plainte continue, s'épandant en gestes fous, couvrait le village d'une malédiction invisible. On ne sortait dans la campagne que pour le constat d'une malédiction plus complète encore, le végétal brassé courant, semblait-il,

échevelé, vers la mer. Plus rien dans cette étendue de fixe, qu'au loin, dans le ciel brillant et glacé, les croupes rouges des Corbières...

Claire sentait partir à la dérive son exaltation. Elle alimentait le plus possible son courage à son désir. Mais combien peu d'occasions s'offraient à la réalisation de son vœu ! Chaque jour les rues semblaient plus désertes, hommes et bêtes se terrant au plus profond des pièces afin de fuir le supplice du bruit. Comme la tramontane qui fouaillait le village, la plaine et les Aspres, toutes ses pensées, dans des directions les plus imprévues, cinglèrent. Parce qu'elle n'avait jamais douté de Lucien, une fois le doute en elle, né de son impuissance, elle le cultiva. Comment n'avait-elle jamais pensé qu'il eût pu changer ? Des mots que, voilà cinq ans, des bouches jalouses lui avaient murmurés, remontèrent à sa conscience, heureux de fleurir une signification. Pourquoi l'avait-il choisie, elle ? Était-elle si différente des autres ? (Elle ne pouvait s'empêcher de croire que Lucien le fût.) Était-ce parce que, née d'une famille aisée, elle avait un vernis qu'à grands frais elle était allée quérir dans une école de la ville ? — Ou bien était-ce l'héritage qui l'avait tenté ? Si, au début, elle ne crut pas à ces pauvres raisons tardives que tout avait infirmé, de les tourner en tous sens, dans son désespoir, leur fit une figure possible que, bientôt, elle ne put écarter. Insidieusement, son impuissance la poussait vers les suppositions les plus injustes. Claire en vint à vouloir étouffer, sous ces pauvres choses, ses souvenirs les plus chers, ses élans les plus sûrs. Dès lors elle s'y appliqua ; car c'était, en elle-même, une certitude aussi radieuse que la lumière du jour qu'elle avait à combattre. Que cherchait-elle à tuer au fond de son cœur qui l'empêchait de vivre ? Elle sentait bien le danger qu'il y avait à poursuivre cet entêtement désespéré. Mais une voix profonde parlait au fond de son être que, quoiqu'elle fit, quoi qu'il arrivât, elle lui appartenait désormais, et qu'elle serait à lui quand il le voudrait. Ses

doutes, la torture où elle se complaisait, lui en donnaient l'irréfutable preuve.

Autour d'elle, ceux qui l'aimaient le plus la comprenaient toujours le moins. On lui offrait de pauvres remèdes — un voyage à Paris chez son frère, des fantaisies vestimentaires — qu'elle refusait. Mais le grand remède qui l'eût sauvée d'un coup, personne ne s'avisait qu'il pût être offert ou même qu'il existât... On parle de dévouement et d'amour alors que, le plus souvent, on ne peut trouver le courage pour sauver la chair de sa chair, le sang de son sang, de braver l'opinion publique, cette chose anonyme et puissante que l'amour ou la haine défont et reforment sous nos yeux...

Elle vécut un long mois atroce.

Elle sut de plein gré ce qu'était la haine. Non pas la haine jeune et suspecte, sauvage, vomie avec les injures pêle-mêle, qui laisse l'esprit et le corps vidés et faibles ! Non, elle connut la haine lente, industrielle, renaissante, cultivée, intelligente, calculée. Ainsi est notre nature ! Sous ce ferment nouveau, elle reprit vie. Ne faut-il pas, dans certaines maladies, pour ramener le malade du bord de la mort, injecter au corps le poison sauveur ? Quand elle fut sur cette cime, pour laquelle elle n'était point faite, elle se força d'en respirer l'étrangeté, d'en supporter l'air rare. Cela se traduisit par des mots violents sous lesquels s'effondrait, en sanglots, sa mère ; par des défis au père, si clairs et si nets, qu'il craignit pour sa raison.

Puis, un jour, soudainement, elle eut peur de ses yeux secs...

Elle rentrait la première, une après-midi, à l'atelier, comme une heure allait choir du clocher. Les autres, en coup de vent, arrivaient à une heure sonnée. Louise Bourdeau, comme chaque jour, entrerait au quart. Dans ce grand vent qui balayait le pays depuis bientôt deux mois, les heures s'escamotaient, cueillies dès la cloche, portées haut et loin, dans les Aspres, où les travailleurs

les recevaient nettes et pleines comme des billes. Quand Louise rentra, Reine, sans se tourner vers la porte, jeta un coup d'œil au réveil posé sur un meuble. La face hilare de l'objet semblait rire à sa colère.

Avant de gagner sa chaise, Louise se délectait de cette colère où, d'ordinaire, elle n'arrivait pas à s'allumer. C'était toutes les fois pareil : elle répondrait, cela ferait un grand bruit dans l'atelier jusqu'au moment où la mère de Reine, de son bâton d'infirme, ébranlerait le plancher au-dessus d'elles.

— Ma fille, que tu restes dans les rues jusqu'à une heure, c'est ton affaire...

On devinait, tout de suite, à quoi pouvait la pousser sa rancœur de vieille fille.

— Je ne suis pas ta mère pour te faire, à chaque fois, de la morale.

Le désir qu'elle avait d'en faire la fit s'arrêter, la gorge gonflée de toutes les phrases qu'un mot malheureux suffirait à libérer.

Elle poursuivit, digne :

— Ça me répugne.

Puis, comme pour détourner l'attention de ce mot compromettant que cette jeunesse avait saisi au vol pour intérieurement s'en gausser :

— Seulement, je veux du travail, ajouta-t-elle.

Les bustes inclinés et silencieux semblaient se courber un peu plus sous sa parole volontaire. Cela l'exaspéra. Elle en avait assez, à la fin, de parler à des muets, de prêcher à des sourds. Le mot malheureux lui partit comme un coup de fusil :

— On n'en peut faire de bon derrière les platanes.

— Derrière les platanes !

Louise s'était levée, non pas furieuse, mais autorisée à parler. Elle le fit sans hâte, occupée de blesser.

— Derrière les platanes, répète-t-elle ? Je n'ai pas l'habitude de me cacher... Dans tous les cas, si cela était... je ferais comme les autres : l'église n'est pas

faite pour les chiens, que je sache. On y lave ses péchés à tout âge...

Sous l'affront immérité, Reine avait pâli; son long buste se souleva au-dessus de la machine. Le regard, où les yeux s'animaient, vola vers l'impudente. Sans qu'elle sût pourquoi, subitement, elle se fit magnanime, pensant peut-être qu'il est plus noble de pardonner que de flétrir.

— Oui, on y lave bien des péchés. Mais y vont aussi celles qui pourraient en commettre... J'ai su m'y prendre à temps et j'aurai plaisir de prier pour toi, ma fille...

Puis, redevenue dure, aussi subitement qu'elle avait été douce.

— ...pour tes bêtises à venir... car, avec les galvaudeux que tu fréquentes, ça n'ira pas loin...

Claire pensait au refuge de la grande nef de l'église où le vent ne s'entendait pas... Quelque chose venait de se détendre en elle qui lui faisait nécessaire ce calme odorant qui, dans la grande église, baigne de bleu la pénombre des chapelles où les Vierges noires sourient aux pécheurs de leurs yeux d'émail.

IV

Février s'écoulait dans le grand vent. Et, sur les garrigues, les amandiers, l'un après l'autre, ne restaient fleuris que le temps de se faire voir. Même dans les jardins, à l'abri des murs, les premiers débourrements hésitaient au bout des branches. Cependant, déjà les nuits se faisaient moins longues et les midis commençaient à se marquer. Mais la terre, séchée jusqu'aux racines, attendait toujours, avec la tombée du vent, les premières pluies. Après quoi on pourrait compter sur elle... Dans cette nudité de fin d'hiver, les oiseaux, depuis quelques jours, portaient, seuls, dans leurs cris, une espérance...

Derrière la vitre, d'où il épiait la sortie de l'église, Lucien pensait au renouveau qu'il sentait en lui. Depuis qu'il avait à la disputer à l'église, sa volonté de lutte ranimée, il dressait des plans.

L'église! Claire ne s'y était pas jetée comme une désespérée dès le premier jour de sa douleur. Comme pour presque toutes ses amies, la messe du dimanche était une halte de fin de semaine, une institution de tout temps, où la jeunesse trouvait là l'occasion, après le prêche écouté d'une oreille, de discuter chiffons et robes. Le curé pouvait bien agiter les manches de son surplis, exhorter ou menacer sous l'abat-voix, ses paroles se perdaient dans la pénombre des autels et ricochaient sur ces consciences. C'est que les plaisirs de ce monde ne laissaient aucune d'elles indifférentes. Même des vieilles et quelques dévotes, d'un tournemain, avaient su, de toujours accommoder la religion avec leurs intérêts et leurs passions. Dieu, c'était quelqu'un qu'il valait mieux avoir comme ami que comme ennemi ou comme indifférent.

Lucien était descendu en soi, avait remué ses résolu-

tions ; car il n'imaginait pas que Claire pût jamais grossir le cercle des bigotes. Il fallait donc que le temps eût travaillé, dans cette tête solide, des ferments qu'il ignorait. En lui, une responsabilité plus précise et plus pressante s'imposait. Jusqu'à ce jour, il avait eu la certitude que, comme lui, Claire luttait pour que, de leur passé, rien ne fût aboli. De cette lutte, il attendait d'elle un geste, il ne savait lequel, ni sous quelle forme il lui parviendrait ; car c'est moins le village qu'elle avait à affronter et à fléchir que sa famille.

Maintenant que le village semblait doucement lui revenir, c'est elle qu'il avait à reprendre.

D'un cœur amer — mais son besoin d'expiation y trouvant son compte — il avait accepté affronts et rebuffades. Qu'on lui eût « faussé » figure un peu partout ; que M. Bastide l'eût chassé avec des paroles raisonnables qui sentaient la peur et le ménagement ; que le conseil de la cave coopérative vinicole (après l'avoir supplié, au moment des vendanges, d'accepter « un travail que seul il pouvait remplir ») l'eût forcé d'abandonner son poste ; qu'il fût obligé, pour vivre, de pousser son humilité jusqu'à faire des espadrilles depuis l'hiver, cela, maintenant, le laissait indifférent. . . Il n'avait pas atteint, d'un coup, à ce calme, à cette acceptation que pourtant, au lendemain de sa faute, il avait, d'instinct, sagement décidée. C'est qu'il avait fallu abattre d'abord son orgueil. « Leur céder, pensait-il, c'est reconnaître ma faiblesse, l'accepter. » Et, de toute sa volonté, il se voulait fort. Il s'appliquait à ne concevoir de lutte que celle qui subjugué, qui écrase. Les faibles, seuls, relèvent un tort en convainquant. Mais il s'était vite aperçu que les désirs les plus exaltants ne sont que rêves pour qui est sans indépendance, et que l'indépendance est l'unique creuset où puisse s'élaborer et s'épanouir, dans son climat nécessaire, la personnalité. Là où le conduisait son désir de réconciliation, il trouvait une interdiction. Comme un pestiféré, on le chassait de partout. Tous les jours, il se

voyait rejeté en marge de la vie du village vers laquelle, courageusement, il revenait ; bouchon que les vagues poussent vers les bords et qui s'obstine, dansant à leur crête, disparaissant aux creux, à vouloir gagner le large. Il ne se demandait plus, depuis longtemps, si l'arme dont il se servait maintenant, pour les convaincre, était bien celle qu'il aurait dû choisir.

Lentement, il en est arrivé à accepter tout d'un cœur léger. Le village trouve son compte à cette humiliation. Lassitude ou curiosité usée, les gens s'occupent moins de lui. Dans les cafés où il va le dimanche, il approche une chaise derrière les joueurs de manille, suit le jeu, approuve quelquefois sans qu'il surprenne ce mécontentement des yeux qu'y allume la colère ou la haine. Le village l'oublie, il le sent bien. Il est dans cette zone d'indifférence de laquelle, s'il outrepassait les règles d'une convention tacite, on le sortirait pour, d'un mot cruel, lui clouer le bec. De se sentir amarré à cette dure chaîne, il lui vient, quelquefois, de rageuses colères d'où la raison le tire vite. Il est obligé de vivre parmi eux. Il se reconnaît, même au pire de son découragement, dans ces paysans bruyants, influençables, entêtés jusque dans l'injustice et le sachant. Ils sont ainsi que leurs vents, lents et lourds comme la marinade, généreux et d'une coulée comme la tramontane dans leur vaste ciel. Mais, comme leurs vents, ils sont obstinés. Et Lucien pense, résigné, que depuis deux mois, sur le pays affolé, la tramontane souffle chaque jour avec une inconscience cruelle.

Il se dit tout cela. Il se dit aussi que, maintenant, il n'est plus question de lui, que Claire seule importe. Et tout le long du jour, penché sur son établi, tout en poussant l'alène dans la corde crissante, il cherche le chemin par où il pourra la joindre. Avec une intuition qui ne peut le tromper, depuis que, chaque jour, il la voit dans le groupe des bigotes traverser la placette pour rentrer à l'église, il devine que le moment est passé

pour lui de laisser faire le temps. A ses oreilles chante la phrase que son grand-père Micou lui a dite, là-haut, sur la garrigue : Laisse faire le temps, c'est lui seul qui commande... C'est comme si tu voulais faire la vendange en mai... Le moment de la vendange est venu. Après ce serait trop tard. Déjà, un vent marin a couvert les grappes d'une moisissure blanchâtre et fine comme du salpêtre. Dessous, la rondeur grasse des fruits est emprisonnée, et le jus clair, chaque jour un peu plus, sentira le vinaigre. Il est temps d'agir. Il ramasse sa puissance, comme au bord d'un gouffre qu'il faut à n'importe quel prix sauter. Il saisira, avec tous ses risques, la première occasion pour jeter le pont tenu sur lequel atteindre l'autre rive...

Un soleil pâle léchait la façade de l'église où se distinguait, blanche, la place ancienne d'une croix. En haut, sur le ciel tendu et propre comme une joue d'enfant, on apercevait, net, le campanile où les cloches ne branlaient pas, emprises dans des tringles de fer. Leur rumeur tombait sur la placette en flot indiscipliné tel un bruit d'ailes remuantes.

Enfin la sortie s'effectuait. D'abord des femmes entre deux âges, pressées et alertes, que la toilette n'embarassait pas, celles qui partageaient la matinée du dimanche entre les occupations domestiques et les devoirs religieux. Elles couraient vite à leur déjeuner auquel elles pensaient tout en récitant leurs patenôtres. Quelques-unes défaisaient, en marchant, leur tablier noir de lustrine... Puis, moins pressées, le cortège fleuri des jeunes filles. Elles éclosaient dans la pénombre de l'entrée avant de s'épanouir sur le seuil. Comme s'il se fût agi d'une présentation, elles arrivaient une à une. Puis, sur la placette, tout ce monde s'arrêtait, se groupait au soleil, les yeux meurtris par le vent et par la lumière. A l'entour de la place, aux portes et aux fenêtres, des visages guettaient les toilettes neuves, les chapeaux achetés prêts à la ville. L'après-guerre avait déversé, jusque dans les

coins les plus lointains de ces montagnes, la folie de l'apparence. Finis les temps de simplicité et de bon goût ! La simplicité était une vieille ridée, en coiffe catalane, qui habitait une maison en pierres sèches dans le quartier haut, mi-abandonné, près des garrigues. Sainte-Marie, subitement, au lendemain de la guerre, s'était débarrassée de ses robes voyantes, de ses foulards de tête, de ses corsets, les éparpillant alentour dans les fermes pendues au flanc des Aspres, gîtées au creux chaud des combes. Ces oripeaux n'apparaissaient qu'aux foires quand arrivaient les gens des mas, plus dépaysés à quelques kilomètres de chez eux que dans des régions inexplorées...

Maintenant, le groupe des bigotes s'immobilisait sous le porche de l'entrée. Comme si elles avaient du mal à quitter l'église, elles resteraient là, la conversation nouant leurs têtes penchées, jusqu'à ce que se montrât le gros curé qu'elles accompagneraient au presbytère. Reine, dès la sortie, enlevait précautionneusement, sur ses coques étagées, la mantille noire. Un peu à l'écart, Claire clignait des yeux à la lumière retrouvée. Le paroissien semblait peser, lourd, au bout de son bras.

Comme une hirondelle annonce le printemps, un enfant traversa la placette, un masque de carnaval sur les joues, fit hou ! hou ! vers des gamins juchés sur des charrettes amarrées au bord des façades pour le repos dominical.

V

Ce ne fut que vers les dix heures, au plus fort du bal, que les masques commencèrent d'affluer. Déjà les femmes, perchées autour de la galerie, commençaient de fixer la porte d'entrée. Les cris des enfants, qui se poursuivaient à travers la salle, couvraient quelquefois le pick-up. Mais, le plus souvent, la musique, enfermée entre ces quatre murs lisses, se heurtait partout, éclatait en fanfare au plafond, se répercutait aux murs, une note poussant l'autre, une phrase défigurant la précédente, de telle sorte qu'il en résultait une cacophonie où l'oreille renonçait à rien discerner. On s'y habitait. Cela n'empêchait ni les conversations ni, quelquefois, les disputes. De la galerie où elles étaient installées depuis huit heures, les mères épiaient. En bas, le bal épanouissait sa rosace mouvante ; puis, aux intervalles, filles et garçons se seraient aux deux coins opposés à la porte, le plus possible sous l'auvent des galeries. . . . Il faisait une chaleur étouffante. Les visages étaient rouges. On s'éventait avec les mouchoirs. Quelquefois des cris éclosaient, une poursuite s'effectuait à travers la salle ; en haut, les têtes des mères se penchaient, à droite, à gauche, avec des mouvements pleins de réprobation. Puis le pick-up reprenait possession de la salle.

Un grand brouhaha accueillit les premiers masques. Aussitôt qu'à la porte ils parurent, les mères se levèrent pour les voir. On les entourait. Ils se mirent à tourner. On leur fit place afin que tout le monde les vît bien. C'était, pour la plupart, des jeunes filles dont le désir était de changer de peau et à qui le carnaval offrait l'unique occasion d'être, pour une soirée, la Belle au bois dormant ou une gitane à foulard rouge. Cela n'intéressait que les jeunes filles.

Les mères, là-haut, attendaient une autre pâture. Elles

savaient qu'un peu plus tard arriveraient, bousculés dès l'entrée, mais l'air on ne peut plus naturel, le Tristou en coiffe catalane, pourpre sous l'épaisse couche gluante de farine, le Manou en jupon bouffant avec, au corsage, des seins énormes faits d'un oreiller de plumes de poules.

— C'est bien toujours les mêmes bêtises, les mêmes « bourricades », disait la Fine à la Zète dont le dernier né, la bouche ouverte, dormait à son bras détendu.

N'empêche que toutes restaient là, les yeux naviguant de la danse à la porte.

Ils arrivèrent. Ce fut un triomphe. Les enfants, de tous coins, accoururent, les entourèrent. On se hissa sur les bancs pour mieux les voir. Eux se promenaient en devisant, la figure hilare, avec des signes attendris à leurs épouses qui, là-haut, rentraient leur colère et, devant la salle, leur répondaient par des rires forcés. Bientôt d'autres masques entrèrent. La curiosité alla au-devant des nouveaux venus. On se poussait des coudes, on se montrait ceux que, sous les galeries, on n'avait, dès l'abord, pu voir... Puis les danses reprirent. D'amples jupes balayèrent le pavé. Des perruques de coton blanc volèrent par la salle. Des seins du Manou, débridés par des mains prestes, gicla un envol blanc. L'enthousiasme fut général... Peu à peu, tout se calma. C'est alors que, là-haut, les mères dénombèrent ceux que l'on n'avait pas encore reconnus. Ils étaient trois ou quatre, couverts des pieds à la tête, isolés dans leur enveloppe étrange, autour desquels s'aiguissait, depuis un moment, la curiosité de tous. Les enfants tâchaient de relever leurs jupes, de tirer leurs perruques, de faire craquer cette carapace au dedans de laquelle était la joie qui leur était due. Des femmes supputaient la provenance de tel vêtement, croyaient se souvenir qu'elles l'avaient déjà vu l'an dernier, tout à coup mettaient un nom au masque mystérieux. Le nom courait la salle, confirmé par les uns, infirmé par les autres.

— Ce n'est pas le Justin voyons, il a la tête de plus

que mon Louis ! Regarde plutôt les épaules. C'est la carrure du Jean de la Poune. . .

Lorsque la curiosité fut bien allumée et que les masques en eurent assez de suer sous leur déguisement, ils se déshabillèrent en pleine salle sous les bravos de l'assemblée.

Mais deux continuèrent le jeu, indifférents à la curiosité générale, sans un mot, sans un geste qui pût les trahir. Ils avaient tous deux même taille. Ils étaient habillés différemment : l'un, d'un habit vague en toile de sac qui allait de la tête aux pieds, où, à la place des yeux et de la bouche, les ouvertures étaient de fine toile métallique cousue au fil de fer ; les mains étaient gantées de grosse laine bleue et les pieds chaussés de souliers de travail ; l'autre portait un masque de chinois, si riche et si complet, avec cheveux et moustaches, kimono et pantalon de satin noir, qu'on s'accordait à dire que c'était un étranger.

On commençait à récriminer.

— Il faut être bien bête pour rester des heures sans se faire connaître, s'exclamaient des femmes.

Leur curiosité s'énervait d'être insatisfaite.

Eux se promenaient par la salle, sans un mot, aussi mystérieux que s'ils fussent descendus de la lune. On leur posait des questions, on regardait leurs pieds, on tâtait leurs bras. Leur masse muette naviguait parmi les groupes de jeunes filles, s'approchait des mères que cet incognito commençait à révolter. Une chose était sûre, quoiqu'ils n'eussent pas dansé : c'était de la jeunesse. Ils préféraient les groupes de jeunes filles, se plantaient devant elles, donnaient quelques tapes aux gamins encombrants. Ils dansèrent enfin. A la galerie, on cria victoire. Mais, aussi soucieux l'un que l'autre de n'être point reconnus, ils commencèrent par des danseuses non compromettantes, puis allèrent des plus pauvres aux plus huppées, évitèrent de se cantonner à un groupe, varièrent le plus possible.

— Qui c'est? demandait-on à la galerie.

Un haussement d'épaules, une moue.

— Enlève-lui le masque!

— Viens donc le lui enlever toi-même... si tu le peux.

On essayait bien de les faire parler afin de reconnaître leur voix. Leur volonté résistait, depuis des heures, à cet appel. On en arriva, à la galerie, à dénombrer les absents parmi la jeunesse. Ce fut un travail terrible que les entrées et les sorties fréquentes, pour aller se rafraîchir au café de la Pouné, juste en face de la salle de bal, rendirent stériles. Puis, on chercha ceux pour qui l'incognito était une nécessité. On en vint ainsi à Lucien. L'unanimité semblait se faire sur son nom. Ce ne fut jamais qu'une demi-certitude qui ne pouvait complètement s'affirmer devant le naturel de cette danse hésitante et gauche, de ces pieds qui se plaçaient mal... Ce n'était pas nouveau le jeu du masque mystérieux! Tous les ans, les curiosités exacerbées venaient se dresser autour des masques têtus et stupides qui, toute une soirée durant, s'obstinaient à garder l'anonymat. Si, d'abord, ce n'était qu'un jeu pour le masque mystérieux de retenir, autour de son accoutrement bizarre, toute la curiosité d'une salle, plus tard cette curiosité se muait en malveillance. A la limite de leur amusement, se formait une zone interdite où toute cette foule voulait entrer, où elle trouvait mauvais, à la longue, d'user sa perspicacité. Les pensées les plus insolites, les gestes les plus entravagants peuvent naître de curiosités inassouvies ou éconduites.....

.....

Dans la tramontane déchaînée, il courait. La fuite éperdue avait commencé dès la sortie de la salle. Il était entré dans cette coulée puissante et continue de fleuve, avait dû en accepter le cours, enveloppé d'une rumeur haute où, cependant, le galop qui le suivait s'inscrivait en notes aiguës. Gêné par la toile que le vent collait à ses talons, il manqua de choir et, la victoire des suiveurs

lui arrivant en une volée de cris de triomphe, il releva les pans de sa tunique, repartit en flèche dans le vent, soucieux de courir dans sa direction. La tentation lui venait de couper à droite ou à gauche par des rues tranquilles où, à la lueur des lampes électriques, les façades gardaient le calme et l'immobilité des décors de rêve. Lui était dans un enfer de bruits ; derrière, une meute que rien ne pouvait distraire. Où le mènerait cette course ? À l'autre bout du village, la route le jetterait dans la nuit des champs. . .

Depuis un moment, derrière lui, la course se divisait. Ce lui était de mauvais augure. Avant qu'il n'atteigne les dernières maisons, surgirait, au milieu de la route, quelqu'un qui lui barrerait le chemin.

Il traversa le vieux pont de la Basse, de toute la force de ses muscles brisa net son élan, se jeta sur la gauche, dévala les quelques mètres qui descendaient au torrent à sec qui traverse le village, s'enfonça dans le trou noir de l'égoût béant dans la muraille.

Lucien était sauvé.

Dans le tunnel silencieux, au tumulte de la tramontane, succédait, à ses oreilles, le désordre de son cœur. La bouche ouverte, l'œil hagard, il s'affala sur ses jambes rompues, dans la vase. Son regard s'appuya au grillage du masque, s'y écroula. . . Peu à peu, à mesure que les battements de son cœur s'ordonnaient et que la fatigue courait en filets chauds dans ses jambes, la conscience allumait l'attention sur cette toile métallique posée devant son regard naissant. Comme le soleil d'été fuse de derrière la Barre, tout d'un coup, la notion du lieu où il était l'envahit. En ôtant son masque, il manqua de rire. C'était autant d'étonnement que de triomphe.

Que sa course l'eût amené là, il y avait, certes, de quoi l'étonner ! A quel mystérieux appel avait-il obéi pour avoir dévié, au plus fort de sa course, brusquement, vers ce trou noir qu'il pensait ignorer ?

Du fond de sa retraite, revenu à lui, il épiait, dans la

rumeur du vent sonore comme au bas d'une cheminée d'hiver, des bruits de voix. Les suiveurs s'en revenaient vers les points où s'était divisée leur chasse. Des éclats lui parvenaient qui disaient leur recherche et leur indécision. Dans la coulée continue, furieuse et lourde, pointait l'éclat de leurs discussions.

Aucun n'avait flairé son terrier.

Il était là, dans le noir. L'odeur de vase l'enveloppait, épaisse comme la nuit. Loin, des rats couraient, patageurs. Il aurait à finir la nuit dans l'odeur fétide qui, maintenant, se muait en saveur au fond de sa gorge. Non loin de lui, sur le parapet du pont, la meute lasse, abandonnant la poursuite, tenait conseil. . .

Une joie lui vint qu'il savait bien puérile : celle de leur avoir échappé, d'avoir joué le jeu jusqu'au bout, comme il se l'était juré. Mais, devant ses yeux, la vision mouvante du bal se déployait. A son bras restait la présence appuyée de Claire, à sa joue le souffle de sa respiration émue. Dans la nuit d'encre, il brûla, en une évocation rapide, cette joie, et ne put d'abord mesurer sa victoire. La meilleure partie de soi-même restait meurtrie. Devant ses yeux où le bal tournoyait dans un silence de rêve, il ne voyait que la figure pâle de Claire et ses yeux immobiles. Comme il avait alors mesuré la solitude où elle était, et le décourageant désert où, chaque jour, l'enfonçait son impuissance ! Pouvait-elle imaginer qu'il fût encore capable de cette audace ? Avait-elle encore le droit d'espérer qu'il aurait le courage de lui revenir ? La certitude d'avoir été deux fois coupable le tortura. A voir ces yeux immobiles, arides et solitaires comme une garrigue, la nuit, au plus profond des Aspres, il mesura sa lâcheté, et l'appel de ses responsabilités le serra à la gorge. Combien lui parut ironique et égoïste qu'il eût attendu d'elle un encouragement ! N'était-elle pas toujours l'offensée ? L'eût-elle voulu, que le village lui aurait fait une défense de revenir vers un amour si honteusement ravalé. Qu'avait-il attendu pour lui jeter l'amarre ? En s'avouant

la crainte qu'il avait de tous ces hommes rustres, de leur puissance aveugle comme un élément naturel, de leurs interdictions injustes, il mesura, encore une fois, sa faiblesse mais aussi sa distinction. Ce qu'il avait été incapable de faire par lui-même, préférant associer le temps à son entreprise, il était sûr que Claire l'avait payé, chaque jour, d'un peu plus de découragement. Il se chercha des excuses dont quelques-unes étaient réelles : la difficulté de l'approcher, de lui parler. Vainement, aux heures où elle aurait pu sortir, aux alentours de la maison il avait rodé, il avait essayé de soudoyer, pour une démarche, quelque gamin intéressé ; il s'était risqué à revenir vers quelques camarades d'enfance, dominant la gêne que lui causait leur présence, dans le secret espoir de les faire servir à ses buts. Villages, villages déserts aux yeux innombrables épiant derrière les persiennes, places étouffantes de quiétude, rues sonores de silence, partout une présence cachée veille, malfaisante comme une araignée goulue...

Mais, ce soir, la coulée puissante de la tramontane semblait bramer son triomphe. Sans qu'il eût prononcé une syllabe leurs mains s'étaient reconnues, nouées pour la danse. Ç'avait été un contact d'abord hésitant, un peu sur ses gardes. Puis, elles s'étaient soudées, paumes épousées, doigts emmêlés. Et, durant toute la danse, ils les avaient tenues à leur côté, à hauteur de visage, craintifs pour leur sincérité nue, tant elles portaient, découvertes, leur émotion et leur joie. Mais il aurait fallu, pour y lire leur amour, d'autres regards que n'absorbât pas entièrement la mascarade. Les yeux de Claire, dans la lumière violente et crue de la salle, revenaient du fond des garrigues solitaires où s'était complue leur tristesse. Et, retenue, une joie couleur de miel ourlait les prunelles noires.

Il l'avait sentie toute à lui, comme auparavant, sans arrière-pensée. Car le contact accepté n'est, pour les simples et les purs, que le don le plus complet et le plus

honnête de leur être. Aussi, avant qu'elle eût prononcé, lèvres immobiles, dans le rutillement de l'orchestre : — « A Saint Antoine » — il savait que, désormais, rien ne pourrait plus les séparer.

Et jusqu'à ce que se devinât, au bout de l'égoût, l'aube couleur de vitre froide, Lucien resta, sans en avoir conscience, dans la fange, étranger au beuglement de la tramontane, l'âme illuminée par le nom d'un saint.

(à suivre.)

François TOLZA.

LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799)

CONCLUSION

(FIN).

Il y avait donc un faisceau de circonstances qui influent défavorablement sur le moral de la troupe. Pour qu'un débat parlementaire ait eu lieu aux Cinq-Cents le 29 août 1799 sur l'accusation « d'avoir déporté 40.000 Français dans les déserts de l'Arabie », il avait bien fallu qu'on en eût parlé auparavant. Cette façon de juger l'expédition d'Égypte avait dû causer certainement quelque effervescence. Écoutons Galland : « L'esprit d'insubordination et de révolte s'est propagé jusques dans la capitale, et ne tend à rien moins qu'à *demandeur un terme à tant de travaux*. Le général en chef a su, comme on avait tout lieu de l'espérer, arrêter par des mesures fermes, mais prudentes, les suites funestes d'une désorganisation ; mais il est certain que jamais le soldat n'a paru aussi indiscipliné, et c'est surtout le civil qui en souffre ; les uns, sous la dénomination ironique de savans, parce qu'on croit qu'ils sont en partie cause de l'expédition ; les autres sous le titre ridicule de *gobe-légumes*, titre qui prend sa source, à la vérité, dans les dilapidations de plusieurs agens, principalement dans les vivres viandes (1) ».

(1) GALLAND, I, p. 208-209.

Sans doute l'armée doit être disciplinée, mais il faut au moins y mettre le prix, c'est-à-dire la payer et la nourrir convenablement, et ce n'était pas le cas.

C'est Murat qui écrit à Bonaparte le 4 décembre 1798 : « La 69^e brigade est sans le sou. Je vous prie, mon Général, si cela ne dérange pas vos projets, d'ordonner au payeur de cette province de solder au moins une décade aux soldats et un mois aux officiers (1) ». On lit dans le *Journal* de Peyrusse à la date du 14 février 1799 : « Des militaires tombaient de soif, de faim, de fatigue ; plusieurs se sont brûlé la cervelle (2) ». De son côté, Belliard signale que « le pain se fabrique avec beaucoup de peine, souvent la distribution manque ». Il attend l'argent et les souliers, car il a beaucoup d'hommes nu-pieds (3). Que l'on parcoure les documents officiels ou les journaux privés, ces plaintes reviennent constamment : « Les soldats ne regardent les administrateurs qu'avec indignation. Je suis obligé de mettre souvent en prison des hommes qui travaillent jour et nuit, n'ont que du pain et de l'eau, et qui ne sont pas payés depuis un temps infini (4). Le soldat meurt de faim. Quand la troupe sera nourrie, je réponds qu'ils feront de bon cœur toute espèce de service (5). Le soldat n'est pas payé et ne travaillera pas sans argent (6). Le payeur n'a pas un sol en caisse, le crédit est nul, les employés sans intelligence, les dilapidations excessives (7) ».

(1) De la JONQUIÈRE, III, p. 439.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 180, note.

(3) De la JONQUIÈRE, III, p. 543, note.

(4) De la JONQUIÈRE, IV, p. 35. — Le général Marmont rend compte qu'il a dû casser des sous-officiers qui refusaient de faire l'exercice (*Ibid.*, p. 32).

(5) De la JONQUIÈRE, IV, p. 40.

(6) De la JONQUIÈRE, IV, p. 48.

(7) De la JONQUIÈRE, IV, p. 680. — Voir aussi : FRANÇOIS, p. 326.

Certaines mesures disciplinaires étaient très dures, et je ne citerai que l'exemple le plus grave, la condamnation à mort, sans jugement, de militaires inculpés d'assassinat, contre lesquels aucune preuve n'avait été fournie (1).

Ajoutons que les malades étaient assez mal soignés. C'est au point que Talleyrand fait isoler dans la région de Toulon deux cents blessés provenant de l'armée d'Égypte, de crainte que « ces hommes, aigris par le malheur de leur position, se répandent dans l'intérieur de la République, ne donnent de la situation de notre armée des idées fausses et qui feraient concevoir des allarmes jusqu'à présent sans fondement » (2). Bonaparte s'en était rendu compte le premier et un ordre du jour, daté du 8 janvier 1799, est pénible pour la mémoire du service de Santé (3).

D'ailleurs le général en chef voyait le mal et s'évertuait d'en atténuer les effets. N'avait-il pas dit en mars 1799 : « Il faut user de ménagements et ne pas montrer surtout trop de sévérité envers les soldats souffrants de notre armée ; car rappelez-vous bien qu'un Français vaut dix Turcs, mais qu'un brave en vaut vingt (4) ».

La campagne de Syrie qui se préparait et qui devait être terrifiante pour les hommes n'allait pas atténuer ce mauvais moral.

« Les murmures augmentaient et les plaintes de soldats devenaient bruyantes ; elles étaient parvenues jusqu'au général en chef, qui répondit à Berthier que l'on avait vu en

(1) De la JONQUIÈRE, IV, p. 18. — Plus tard, Bonaparte fut obligé de prescrire une enquête sur l'arbitraire de certaines détentions (De la JONQUIÈRE, V, p. 227-228).

(2) GUITRY, p. 198-199.

(3) *Correspondance*, V, p. 239. — Certains hôpitaux étaient restés malsains (ROUSSEAU, p. 26).

(4) GUITRY, p. 164.

semblables circonstances des troupes manger leurs havresacs et leurs banderolles de giberne. Cet argument eut peu de succès (1)». — « Nous ressentions les horreurs de la disette d'eau, écrit Bonnefous (2), et la peste commençait à faire sentir ses ravages parmi nous (3). Guerre, peste et disette, les trois fléaux les plus à craindre habitaient au milieu de nous ; la consternation était générale. » Vaxelaire laisse entendre que les murmures étaient causés par la famine (4).

Évidemment, tout ceci se traduisait parfois par une conduite déplorable au feu. « La lâcheté des grenadiers de la 69^e n'a pas d'exemples », précise Gerbaud (5). Une note plus humaine se dégage des *Mémoires* de Richardot : « Soit détermination spontanée, soit complot prémédité, la troupe ne bouge pas, refuse de marcher au commandement qui en est fait, et l'on entend les imprécations les plus violentes contre le général en chef sortir de tous les groupes. Un officier court aussitôt rendre compte de cet état de choses à son général qui déjà était en marche : — Laissez ces hommes tranquilles, dit le général ; laissez-les se plaindre et maudire à leur aise ; c'est le seul moyen qu'ils aient de se soulager ; il faut au moins le leur laisser ; n'ayons pas même l'air de savoir qu'ils se mutinent, ils viendront bien certainement, vous allez voir ; marchons toujours (6) ».

(1) VIGO-ROUSSILLON, p. 603.

(2) BONNEFOUS, p. 30.

(3) La peste provoque des suicides (De la JONQUIÈRE, IV, p. 284 ; WIET, *Deux mémoires inédits sur l'expédition d'Égypte*, p. 180).

(4) VAXELAIRE, p. 141.

(5) *Le capitaine Gerbaud*, p. 378. — Voir aussi p. 371-373 ; et *Histoire scientifique*, V, p. 470.

(6) RICHARDOT, p. 178.

Bonaparte avait flétri dans un ordre du jour ces mutineries (1) et il y revient plus tard par sa proclamation au sujet des *motionneurs* (2).

Le retour en France du général en chef allait exacerber le mécontentement. Une idée vint aux soldats, c'est qu'on les abandonnait. En effet, plusieurs officiers généraux et supérieurs essayèrent de s'embarquer et les hommes de troupe allèrent jusqu'à la mutinerie pour empêcher ce qu'ils considéraient comme une fuite (3). « Les soldats étaient fatigués de leurs campagnes en Syrie et dans la Haute Égypte, leurs vêtements tombaient en lambeaux et, malheureusement, le langage de leurs officiers ne relevait pas leur moral. Le général Dugua, commandant le Caire, désirait partir. Junot réclamait à grands cris son embarquement. Lasalle demandait au général Dugua de l'emmener avec lui en France, se déclarant apte à tous les emplois, même à celui de marmiton, métier qu'il avait appris durant ses campagnes (4) ». On pourrait croire à une certaine exagération. Mais il faut méditer cette réflexion du général Merlin apprenant qu'il part en France avec Bonaparte : « Il faut avoir été éloigné pendant dix-huit mois de sa patrie, en proie tout le temps aux dangers dans un pays barbare, pour se faire une idée de la joie que nous causa cette annonce (5). »

(1) *Correspondance*, V, p. 332.

(2) De la JONQUIÈRE, IV, p. 612.

(3) *Histoire scientifique*, VII, p. 13.

(4) ROUSSEAU, p. VII-VIII, 171, n. 1 ; Mior, p. 280 ; SKALKOWSKI, p. LXII. L'impression du départ de Bonaparte subsista jusqu'à la fin, témoin cet extrait d'une lettre de Kléber, en date du 24 décembre 1799 : « Les bâtiments, chargés d'hommes bien portants et de *catins*, ont dû effectivement provoquer quelque rumeur, mais la plupart de ces gens-là, faisant partie de la cour de Bonaparte, doivent le suivre. » (ROUSSEAU, p. 157.)

(5) THURMAN, *Bonaparte en Égypte*, p. 292.

Il était, en outre, très grave qu'un homme comme le général Dugua ait pu écrire : « Le général Bonaparte nous a abandonnés sans argent, sans poudre, sans boulets, une partie des soldats sans armes (1). » Et, pour en finir avec la solde des troupes, rien n'est plus éloquent que l'arrêté suivant de Kléber, en date du 27 fructidor an VII (13 septembre 1799), soit au moment même où commence la tragédie d'el-Arich : « La solde des mois de ventôse, germinal, floréal et prairial, thermidor et fructidor, encore due à l'armée, sera acquittée immédiatement après l'entier paiement des mois de thermidor et fructidor de l'an VI, en commençant toujours par le mois le plus ancien (2). » Et, en regard, cette pénible information : « La 2^e demi-brigade demanda impérieusement le paiement de l'arriéré de sa solde. Les soldats se révoltèrent et menacèrent le digne général Verdier d'en venir aux dernières extrémités s'il refusait de satisfaire à leur demande. Kléber licencia la demi-brigade, les principaux auteurs du soulèvement furent condamnés à mort et fusillés (3). »

Une partie d'entre eux, on l'a vu, fut incorporée à la 13^e demi-brigade, qui formait la garnison d'el-Arich.

Ce fait ne manquait pas de gravité, mais un autre détail revêt une certaine importance par sa répercussion possible sur le moral de la troupe. Le 25 septembre, un bataillon de la 2^e demi-brigade arrive à el-Arich. Il est remplacé le 21

(1) ROUSSEAU, p. 5, note.

(2) ROUSSEAU, p. 30. « Les Anglais, écrit le lieutenant Laval, avaient eu assez de moyens pour exciter un mécontentement dans notre armée. Cela leur était aussi facile qu'il y avait huit mois que nous étions pas payés et que chacun avait lieu de se plaindre. » (WIET, *Deux mémoires inédits*, p. 194.)

(3) *Agenda de Malus*, p. 162, note. — Les mutineries continuent (VAXELAIRE, p. 170-171 ; ROUSSEAU, p. 130, 139, 156, 162).

novembre par un bataillon de la 9^e. La relève de ce dernier est précipitée, puisqu'elle se produit moins de vingt jours plus tard. Le bataillon de la 13^e demi-brigade s'installe au fort le 9 décembre et cette date doit retenir notre attention. C'est, en effet, ce jour-là que l'émigré Bromley se présente pour apporter la sommation du colonel Douglas. On imagine que cette démarche dut faire les frais de toutes les conversations et énerver au plus haut point des hommes avides de rentrer en France et prévenus très probablement des négociations entamées entre le général Kléber et le grand Vizir.

La 13^e demi-brigade, formée à Cherbourg le 21 novembre 1796, prit part à la campagne d'Italie et s'embarqua à Gênes en vue de l'expédition d'Égypte (1). Elle participa au siège d'Alexandrie dans la division Menou (2). Lors de la bataille des Pyramides, elle faisait partie de la même division, commandée par Vial, qui remplaçait Menou, blessé (3). Le troisième bataillon marcha sur Damiette en juillet 1798 (4), tandis que les deux autres, incorporés à la division Lannes, prenaient part au combat de Salihieh (5). Un petit contingent, que le général Vial avait laissé à Mansourah, fut presque entièrement exterminé par les Arabes et les habitants de la région le 10 août (6). Le 3^e bataillon continua à résider à

(1) De la JONQUIÈRE, I, p. 46-47, 197-198, 204, 303, 313, 317, 355, 422, 510; II, p. 15; HOLLANDER, *Les drapeaux des demi-brigades d'infanterie*, p. 69; Adolphe HOROY, *Historique des volontaires de l'Oise*, Paris, 1863.

(2) De la JONQUIÈRE, II, p. 45, 51.

(3) De la JONQUIÈRE, II, p. 193.

(4) De la JONQUIÈRE, II, p. 303, 305; *Le capitaine Gerbaud*, p. 231.

(5) De la JONQUIÈRE, II, p. 368, 373.

(6) De la JONQUIÈRE, II, p. 468; THURMAN, p. 267; *Correspondance*, IV, p. 388; GUITRY, p. 144; *Le capitaine Gerbaud*, p. 237; De BESANGENET, *Le général Dommartin*, p. 419.

Damiette, tandis que les deux autres tenaient garnison au Vieux-Caire : on les voit figurer à la fête du 1^{er} vendémiaire an VII (1). Le 28 septembre, le 3^e bataillon attaque et prend un village dans les environs de Damiette (2). Les états signalaient un détachement de la 13^e demi-brigade à Rosette durant le mois d'octobre (3). Le 2^e bataillon marche sur Kalioub en novembre (4). La demi-brigade fit partie de l'expédition de Syrie dans la division Lannes (5) et joua un rôle dans les sièges de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre (6). Il est difficile ensuite d'établir des précisions, mais il semble que les trois bataillons aient été dispersés, tenant garnison respectivement à Terraneh, Belbeis, et Katieh (7) : en août 1799, on songeait à les rassembler (8). Pour ne pas laisser la 13^e demi-brigade avec le pénible épisode d'el-Arich, ajoutons que plus tard, lors du siège du Caire, « une poignée de braves de la 13^e se battirent en héros » (9).

La notice du capitaine Bouchard, ainsi que le rapport du capitaine Feray, sont très durs pour cette 13^e demi-brigade : l'attitude des hommes, au dernier moment, fut décisive pour la chute du fort. Les détails donnés auparavant par le capitaine Bouchard sur le rôle joué le jour de la sommation du

(1) De la JONQUIÈRE, II, p. 569, 618 ; LACROIX, p. 171.

(2) LACROIX, p. 180.

(3) De la JONQUIÈRE, II, p. 701.

(4) De la JONQUIÈRE, III, p. 461.

(5) De la JONQUIÈRE, IV, p. 129, 172, 175 ; RICHARDOT, p. 107 ; *Histoire scientifique*, IV, p. 462 ; *Mémoires de Berthier*, p. 40.

(6) De la JONQUIÈRE, IV, p. 667 ; *Le capitaine Gerbaud*, p. 321, 377 ; *Histoire scientifique*, V, p. 301, 378, 380 ; KELLER, p. 239 ; LACROIX, p. 275.

(7) De la JONQUIÈRE, IV, p. 595, 620 ; V, p. 309, 314, 318, 338, 362, 403, 455.

(8) De la JONQUIÈRE, V, p. 542, 580.

(9) DUBOULOUZ-DUPAS et FOLLLET, *Le général Dupas*, p. 53.

colonel Douglas n'ont donc pas été cités par cet officier pour expliquer la conduite de la garnison. Nous n'aurions pas à les contester ni à considérer qu'ils ont été fournis uniquement pour le plaisir de déshonorer l'émigré Bromley, instigateur de certaines démarches douteuses, le lieutenant Landry, qui aurait écrit une lettre fâcheuse, et le sergent de grenadiers Truptil, qui aurait essayé de débaucher ses camarades.

L'*Histoire scientifique* s'inscrit en faux contre ces allégations, sans insister toutefois sur le rôle du lieutenant Landry, se bornant à prendre la défense du sergent Truptil, devenu capitaine et surtout de l'émigré Bromley. Le nommé Truptil accompagnait Bromley dans sa visite au fort, ce qui n'est pas nié : le but de cet ouvrage consiste donc surtout à innocenter Bromley et nous en allons voir la raison.

Quelques détails biographiques, empruntés à une note de Rousseau, présenteront le personnage. « Ce Bromley n'était autre qu'un émigré français, Jacques-Jean-Marie-François Boudin, écuyer, puis comte de Tromelin. Fait prisonnier avec Sidney Smith, le 18 avril 1796, dans les eaux du Havre, il fut emprisonné avec lui à l'Abbaye, puis au Temple, sous le nom de John Bromley, et comme son domestique. Il reçut un passeport en juillet 1797, retourna en Angleterre, revint en France en 1798 et organisa l'étonnante évasion du Temple de Sidney Smith, de concert avec Phélippeaux (24 avril 1798). Sidney Smith l'emmena en Orient, où nous le retrouvons à bord du *Tigre*. Rayé de la liste des émigrés en 1802, il accepta ou plutôt fut contraint de prendre du service en France (1804). A Waterloo, il commandait une brigade. Sous la Restauration, il fut fait général de division et grand officier de la Légion d'honneur. Mort le 3 mars 1842 » (1).

(1) ROUSSEAU, p. XXIII-XXIV. — « Lors du débarquement des Turcs à Aboukir, le colonel Bromley intervint, se trouvant dans

On a l'habitude de citer l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* sous le nom de celui qui en dirigea la publication, Louis Reybaud, et l'on ne va pas plus loin. Mais il convient de poursuivre l'enquête et si l'ouvrage prend la défense du général Tromelin *alias* Bromley, c'est parce qu'il est un des collaborateurs de cet estimable recueil. La cause paraît donc entendue.

Il nous reste à étudier les faits diplomatiques, autrement dit, à voir si la responsabilité de l'attaque du fort d'el-Arich incombe aux Turcs, à une faute du général Kléber, ou encore si la fatalité n'a pas joué.

En premier lieu, quelle qu'ait été l'attitude personnelle de Kléber, il importe de déclarer que l'initiative des négociations avec l'empire ottoman ne lui appartient pas. On ne saurait oublier qu'avant son départ d'Égypte, par une lettre au grand Vizir, Bonaparte avait le 17 août ouvert la porte à des pourparlers : « J'ai l'honneur d'écrire à Votre Excellence, était-il dit dans ce message, pour lui faire connaître la véritable situation de l'Égypte et entamer des négociations entre la Sublime Porte et la République française qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur de l'un et de l'autre États. » L'Angleterre ne permit pas à la Porte de répondre directement et c'est sir Sidney Smith qui écrivit à Kléber le 26 octobre suivant (1).

Toutefois dans sa proclamation à l'armée, datée du 31 août, Kléber s'était exprimé en des termes qui avaient pu influencer sur le moral des troupes : « Soldats, un puissant secours va vous arriver ; ou bien une paix glorieuse, une paix

le camp ottoman, pour sauver la vie à des compatriotes menacés par les hordes turques, malgré une capitulation. » (*Histoire scientifique*, VI, p. 181.)

(1) De la JONQUIÈRE, V, p. 568-571.

digne de vous et de vos travaux, va vous ramener dans votre patrie.» (1)

Vis-à-vis de la Turquie, le général Kléber n'est pas habile. Au lieu d'attendre une réponse à la demande de Bonaparte, il écrit lui-même au grand Vizir le 17 septembre pour lui rappeler cette première lettre du général en chef, dont il lui envoie copie, et il insiste maladroitement : « Vous serez obligés de garder des ménagements, parce que vous avez introduit au milieu de vous et comme alliés vos plus cruels ennemis et qu'avec raison vous devez craindre qu'ils n'éclatent aussitôt qu'ils en auront une occasion qu'ils attendent avec impatience. Mais c'est un motif de plus pour hâter les négociations et ne pas épuiser, en efforts vains et impolitiques contre nous, des armes, des hommes et des richesses que réclament des dangers plus réels. En un mot, et en laissant de côté toutes considérations étrangères, la guerre entre nous ne peut avoir aucun but. Vous pourrez recevoir plusieurs duplicata de cette lettre. Son importance est telle que je ne saurais trop multiplier les moyens pour m'assurer qu'elle vous parviendra. Si elle vous détermine à m'envoyer une personne de votre confiance, elle sera bien accueillie et nous nous serons bientôt entendus (2). »

Il n'ignore pas que le grand Vizir a réuni des forces considérables à Jaffa et à Gaza, mais il y voit une marque de confiance que l'Ottoman met dans sa puissance ou un désir de rapprochement ; en tout cas, sa volonté de négocier n'est alors qu'un moyen de gagner du temps (3). C'est le 11 octobre que Kléber reçoit la réponse du grand Vizir aux ouvertures de Bonaparte, « écrites dans le délire de l'orgueil, et marquée au coin de la plus haute insolence » (4), et il annonce

(1) ROUSSEAU, p. 8. — (2) ROUSSEAU, p. 48. — (3) ROUSSEAU, p. 84, 89. — (4) ROUSSEAU, p. 93.

au Directoire qu'on ne répond « à de pareilles missives qu'avec le canon et la pointe des baïonnettes (1) ».

Mais, et on ne saurait l'en blâmer, il continue des conversations avec l'émissaire qui lui a apporté ce message impertinent (2). Et le 30 octobre, il fait un pas en avant par une lettre très digne à sir Sidney Smith, annonçant qu'il a désigné Poussielgue et Desaix comme parlementaires pour entamer des négociations (3). Il sait dès cet instant que la position du grand Vizir est très nette : ce dernier estime que « tant que les Français seront en Égypte, il n'y aura pas moyen de conclure ni paix ni trêve (4). » L'attitude de Kléber n'est pas moins précise et il ne veut pas que l'évacuation de l'Égypte précède l'ouverture des négociations (5). Le drame est là et, selon nous, cette question ne fut jamais résolue. D'autant plus que Kléber affirme dans une lettre au Directoire, datée du 15 novembre, qu'il s'attend à être attaqué avant quinze jours (6).

Le 3 décembre, Kléber est avisé que le grand Vizir consent à des conférences : « il charge le commodore Sidney Smith de stipuler les intérêts de la Porte, aussi bien que ceux de l'Angleterre et de la Russie. » Le général français estime n'avoir plus rien à craindre « d'ici au printemps prochain », non pas à cause des pourparlers, mais parce qu'il « espère que l'armée du grand Vizir, campée dans les plaines humides de Jaffa et de Gaza, achèvera de se décourager par la misère et les maladies. (7) »

Les commissaires français, Poussielgue et Desaix, sont mis en route le 7 décembre (8) et, dans les instructions qui leur furent remises, on lit : « Les envoyés proposeront à l'ouver-

(1) ROUSSEAU, p. 94. — (2) ROUSSEAU, p. 97. — (3) ROUSSEAU, p. 105. — (4) ROUSSEAU, p. 106. — (5) ROUSSEAU, p. 110. — (6) ROUSSEAU, p. 115. — (7) ROUSSEAU, p. 129. — (8) ROUSSEAU, p. 134.

ture des conférences, d'arrêter une suspension d'armes pour tout le temps qu'elles dureront, sous la condition, en cas de rupture, de n'agir offensivement de part et d'autre que quinze jours après la notification de la dite rupture. *Si cette proposition est agréée*, même avec quelques modifications que les envoyés trouveront convenables, ils sont autorisés à signer ledit armistice» (1).

Ainsi Kléber n'est pas dupe et connaît fort bien la volonté de son adversaire. Le jour même où ces instructions étaient signées le grand Vizir quittait Jaffa pour Gaza, manifestant ainsi son intention d'attaquer. Effectivement, deux jours plus tard, Bromley apportait au commandant Cazal la sommation du colonel Douglas. Le général Kléber connaît cette démarche le 17 ; sans doute cela ne le rend pas optimiste, mais elle est alors loin de l'indigner : « Elle me ferait *presque* croire que Sidney Smith ne mettra point dans la négociation toute la volonté possible pour la terminer» (2). Bien entendu il ne s'adresse pas dans les mêmes termes au grand vizir, auquel il mande le 20 : « Je ne parlerai pas à Votre Excellence de la sommation qui a été faite à la garnison d'el-Arich, de la part du colonel Douglas, en même temps que mes plénipotentiaires se sont rendus au lieu indiqué pour les conférences, parce que je suis convaincu que déjà elle aura désapprouvé cette démarche.» (3)

Le rendez-vous était à Damiette, où sir Sidney Smith se montrait impatient dès le 16 décembre, mais il n'était plus là au moment où les plénipotentiaires français y arrivaient, soit quatre jours plus tard (4). Ce n'était plus Kléber qui gagnait du temps, mais bien le commodore anglais, à moins qu'une tempête l'ait réellement obligé de prendre le large (5). Le

(1) ROUSSEAU, p. 135. — (2) ROUSSEAU, p. 150 — (3) ROUSSEAU, p. 153. — (4) ROUSSEAU, p. 152. — (5) ROUSSEAU, p. 158-159.

25 décembre, Kléber écrivait encore au grand vizir : « Conformément aux usages de la guerre et à ce que dicte la saine raison, je fais suspendre les hostilités et je compte bien que Votre Excellence agira de même pour ce qui la regarde ». (1) Il est d'ailleurs navrant qu'il ait écrit quelques jours plus tard au général Reynier les lignes suivantes : « Je viens de recevoir une lettre de l'adjudant général Devaux, qui m'annonce que le général Desaix a conclu un armistice d'un mois. Je vous donne l'option ou de marcher sur el-Arich et de culbuter Dervich Pacha, en *feignant d'ignorer cet armistice, chose sur laquelle on s'expliquerait ensuite*, ou bien, *si vous n'étiez pas en mesure de le faire*, d'attendre un courrier. » (2)

Quoi qu'il en soit, avant que ces questions aient pu recevoir une solution, la tragédie d'el-Arich était consommée. Les envoyés français se trouvaient à bord du *Tigre* le 23 décembre : or le fort, attaqué dès le 22, capitulait le 29.

Dans toute l'histoire de l'expédition d'Égypte, ce n'est qu'un épisode, peu important d'ailleurs par les effectifs engagés et par ses conséquences : il était effacé trois mois plus tard par la victoire d'Héliopolis.

G. WIET.

(1) ROUSSEAU, p. 158. — (2) ROUSSEAU p. 165.

CHRONIQUE DES LIVRES

LETTRES ROMANDES. — CHRONIQUES ET ROMANS.

Sous les auspices de la fine collection « Vieille Suisse », a paru en 1943 une étude de M. Pierre Kohler, *M^{me} de Staël au château de Coppet* (1) — sorte de résumé ou plutôt de refonte du vaste essai qu'avait publié l'auteur en 1918 sur *M^{me} de Staël et la Suisse*. En lisant cette chronique pénétrante, narquoise ou émue des « grands jours » de la célèbre demeure, je pensais au mot si juste de Bonstetten : « Il se dépense plus d'esprit à Coppet en une journée que dans maints pays en un an. »

Dans ce gracieux volume, l'auteur ne néglige rien pour parachever le portrait d'une femme dont le génie, les dons et les travers ont résisté aux tenaces morsures de l'oubli. Je dirais même de ce portrait qu'il apparaît ici d'un dessin plus ferme encore que dans l'étude antérieure, comme si son raccourci accusait la netteté du trait et la vigueur du modelé.

Dévorée du désir de comprendre, mais aussi de se faire comprendre et de convaincre, éprise de sa propre gloire comme de celle d'autrui, cette femme d'esprit, intelligente, sans être belle, ne craignait pas la beauté sur d'autres figures que la sienne et sut retenir auprès d'elle M^{me} Récamier, une des plus jolies femmes du siècle. Oui, la châtelaine de Coppet était intelligente, ambitieuse, bruyante. Et plus que les drames qui marquèrent ses amours avec Benjamin Constant, nous intéressent ici les réactions

(1) Éd. Spes, Lausanne.

parfois violentes de cette amoureuse qui ne sut jamais se résigner au silence. Quand elle ne peut « offrir » à son « public » quelque scène de jalousie, jouée au naturel... elle monte elle-même, selon la mode du temps, comédies de salon sur proverbes. « J'ai très bien joué », écrit ingénument Benjamin Constant, après une de ces soirées théâtrales, ne se doutant pas qu'au dire de sa cousine Rosalie il était seul à professer cette opinion.

D'autre part, malgré son caractère autoritaire, M^{me} de Staël n'était pas la maîtresse absolue de son salon où soufflait, comme l'appelle Pierre Kohler, « l'esprit de Coppet, cet esprit un peu contenu, écrit-il, contraint parfois », aiguillonné sans cesse par une femme combative à souhait, et dont l'intelligence a besoin d'idées qui la soutiennent et la mettent en mouvement.

Cet « esprit de Coppet », libre et révolutionnaire sans être anarchique, qui conserve de l'édifice social et littéraire beaucoup plus qu'on ne l'a prétendu. « Avec des matériaux éprouvés par le temps, écrit l'auteur, il construit, voire il rebâtit. » Abstrait sans être chimérique, il est bien à l'image de M^{me} de Staël. Femme, sinon par le cerveau, du moins par le cœur et les nerfs, elle a su le colorer — le réchauffer — par l'ardente effusion d'un enthousiasme qui ne se borne pas à demeurer intellectuel. Pour avoir éprouvé la souffrance du désir et la brûlure de la passion, ne savait-elle pas tout le prix de l'amour et de l'espérance?

*
* *

Si l'on veut étudier avec bienveillance la vie sentimentale de M^{me} Benjamin Constant, il vaut mieux écouter sa propre défense plutôt que de s'en tenir au témoignage de son singulier mari. C'est ce qu'a fait M^{me} Dorette Berthoud dans son nouveau livre *La seconde M^{me} Benjamin Constant, d'après ses lettres* (1), où elle nous brosse un portrait aussi ressemblant que possible de cette candide Charlotte, née pour plaire et pour se donner. Entreprise assez difficile, mais pour gagner la partie, l'auteur disposait de trois bonnes cartes dans son jeu : son goût très vif pour la

(1) Éd. Payot, Lausanne.

« petite Histoire », son expérience de romancière dans l'analyse des sentiments, la collection de lettres inédites que lui avait confiée avant de mourir la baronne Constant de Rebecque. Ainsi par une documentation solide, une méthode sûre, la perspicacité et la bonne foi de l'auteur, ce livre — à mi-chemin entre la biographie et la chronique — contraste heureusement avec l'à peu près des œuvres du même genre que nous avaient données autrefois certaines femmes de lettres.

Plusieurs questions s'y posent, sortes d'énigmes éveillant la curiosité de l'auteur — et la nôtre — ne serait-ce que le prénom d'Henri, donné par Charlotte Constant à son mari dans chacune de ses lettres. « Benjamin, explique l'auteur, ainsi le nommaient les autres, Minna de Gramm, qui fut sa première femme, Anna Lindsay, Germaine de Staël... Ingénieuse dans la mesure où l'amour donne de l'esprit, Charlotte imagina que si elle l'appelaient par son second prénom, cet Henri lui appartiendrait en propre, qu'il serait tout à elle comme déjà il était tout pour elle. » Que d'illusions n'avait-elle pas, ce qui lui permit de les perdre l'une après l'autre, comme ces arbres dont tombent les feuilles au vent d'automne sans qu'ils soient entièrement dépouillés quand poussent après l'hiver leurs premiers bourgeons. Jamais le cœur de cette Charlotte, sous les coups d'un destin cruel, ne s'est abandonné à l'amertume ou au désespoir, après s'être épanoui dans la tiédeur d'un printemps prolongé.

D'autre part, pourquoi cette femme naïve et tendre que les familiers de M^{me} de Staël disaient frivole et coquette, s'est-elle hâtée d'épouser le jeune Du Tertre si vraiment elle ne l'aimait pas? Question embarrassante que ne manqua pas de poser à son amie Benjamin Constant quand il la retrouva après plusieurs années vicomtesse, à Paris, en 1805. Et comme si la sincérité était l'instrument le plus efficace pour se tirer de certaines situations fausses, Charlotte se défendit dans une lettre trop longue à citer, apologie plus franche qu'adroite, où nous devinons plus de contradictions intimes que n'en veut admettre l'auteur de sa biographie.

En juin 1808, Benjamin Constant épouse Charlotte, enfin séparée de Du Tertre, et, tenant secret ce mariage qui s'était

fait à l'écart du monde, il quitte aussitôt sa femme pour aller retrouver M^{me} de Staël à Coppet. Et c'est seulement l'année suivante que celle-ci, méfiante et jalouse, apprend ce qui s'était passé, non de la bouche de son compagnon, mais de Charlotte, seule à Genève, à l'auberge de Sécheron. Orageuse entrevue après laquelle l'épouse délaissée eut l'audace de rejoindre à Lyon son ami, entraîné dans le tourbillon de la baronne de Staël.

Entre Germaine et Charlotte, ce Benjamin-Henri, malgré sa volonté malade, pourrait prêter à rire ou attirer le mépris. Faut-il qu'une main de fer l'ait enchaîné pour que l'auteur de cette chronique, tout en se montrant sévère à l'endroit des amants de Coppet, se décide à le plaindre. « On ne mesurera jamais ce qu'il lui a fallu d'héroïsme pour briser cette liaison plus longue, plus intime que bien des mariages. Le condamner sans merci, ce serait prouver qu'on ignore tout des inconséquences du cœur. »

*
* *

Dans la catégorie du roman — du roman de l'enfance — les délicats souvenirs que nous conte M. Maurice Kuës semblent suivre leurs cours au rythme lent d'un ruisseau paisible. Aussi les a-t-il baptisés *Les Eaux de Silé* (1). Heureux vagabondages d'un adolescent, ses promenades de découverte aux côtés de sa mère, ses explorations de la cour de M. Brandt, un étrange pharmacien à calotte grecque qui prépare lui-même du cacao à l'avoine. Dans le meilleur chapitre, l'homme mûr confronte ses opinions avec celles de sa jeunesse... et ce sont les pages parfumées de la présence de Bérénice « dont il est si nécessaire à nos cœurs qu'elle ait aimé Titus », ce qu'a bien compris Racine, en oubliant la princesse perdue d'ambition pour lui préférer l'amoureuse purifiée par le sacrifice.

Avec quelle fine élégance, tout en goûtant les formes anciennes et rares d'autrefois, l'auteur essaie de retrouver son âme d'enfant pour mieux penser, sentir et se représenter l'univers.

(1) Éd. Cinq Coupes, Genève.

Amoureux séduisant du passé, il l'est à la manière des poètes pour lesquels le présent offre ce défaut qu'il se déroule sous nos yeux et que le laid y côtoie à tout instant le beau. Le passé ajoute à la réalité la poésie des lointains, celle aussi des figures et des œuvres qui nous l'ont conservé. Le temps y a fait son choix, laissant tomber dans l'oubli ce qu'y retrouvent parfois les poètes, enclins à chercher dans le souvenir le mystère indispensable à leurs rêves.

Dans le *Village endormi* (1), tableau de la vie montagnarde, avec ses menus incidents que vient grandir la solitude, M. Marcel Michelet, de l'abbaye de Saint-Maurice, a aussi lié sa gerbe de souvenirs, sans toujours parvenir à donner assez de relief à ses notations, comme s'il s'était heurté à l'écueil du roman de l'enfance, qui est de manquer d'accent et de vigueur. Il lui aurait suffi à émonder son texte, en élaguant certaines branches gourmandes, images superflues qui l'étouffent ou le diluent. Cette réserve faite, il ne faudrait rien comprendre de l'enfance pour ne pas entrer en sympathie avec ce Marius, garçonnet, puis adolescent qui, dans son hameau perdu, au pied des monts, s'éveille à la vie de l'âme, devine sa vocation, s'initie à l'épreuve, se console au spectacle de la nature alpestre, participant avec ivresse à la mystérieuse succession des saisons.

Quant aux thèmes du vieux pays, chantés par l'auteur sur la note pittoresque, nous savons par certaines chroniques valaisannes jusqu'à quel point il est difficile aux gens de lettres de toucher aux coutumes locales et au folklore sans courir le risque de froisser quelque jalouse susceptibilité. C'est pourquoi nous aimons à penser que l'auteur, originaire des hauts villages, n'a pas commis d'impair et que nous n'en commettons pas un, à notre tour, en considérant son œuvre, à la fois chaleureuse et discrète, comme une évocation très réussie d'un des plus beaux coins du Valais.

*
* *

Parmi plusieurs romans rustiques, publiés en 1943, en voici deux où l'écrivain s'est effacé devant ses personnages, leurs pas

(1) Éd. S^t-Augustin, Sion (Valais).

pesants, leurs mots hésitants et rudes, leurs phrases inachevées que semblent prolonger leurs gestes, ces gestes lents et bas du terrien, habitué à prendre ses champs à témoin pour compléter sa pensée.

Dans *Nans le berger*, édité par la Guilde du Livre, M^{me} Thyde Monnier nous donne une sensation si directe de la vie que dès les premières pages son roman nous saisit et ne nous lâche plus. Avec quel art, dans ce livre traversé de sèves et de sueurs, parfois émaillé de locutions savoureuses, la romancière laisse à l'instinct de son héros son parler dur et son âme fruste. Engagé comme berger chez des agriculteurs du sud de la France, nous le voyons empressé à faire valoir le sol, à défendre les intérêts de ses maîtres, sacrifiant à son destin de loyal serviteur, parfois incompris, son ambition, ses amours, son goût inavoué de fonder un foyer. « Alors, deux pas plus loin, il a rompu par force la chaîne de la farandole et il est allé s'asseoir sous le gros bouquet de cyprès qui ombrage le puits. La tête lui tourne. Il a chaud. Il se sent le visage en feu. Il aurait mieux fait de ne pas venir, il le savait bien que c'était trop compliqué tout ça, pour un berger de campagne. Mais il entend qu'on lui parle :

— Qu'est-ce que vous faites là, tout seul?

Félicie est devant lui. Écartant les doigts de son visage, il la regarde à son tour, il la regarde comme tout à l'heure elle l'a regardé : en profondeur.

— Rien, dit-il.

— Vous étiez si content, il y a un moment, dit-elle, ça vous a passé?

— Je suis pas beaucoup fait pour ces plaisirs.

Elle s'assied auprès de lui sur une pierre.

— Moi non plus, dit-elle. Je ne sais pas pourquoi.

Ils aiment tous beaucoup ça, les autres, moi non, c'est drôle.

— Moi non plus, dit-il encore.

Puis ils se taisent tous les deux.

Le soir commence à coucher, paisiblement, une à une, les longues ombres des peupliers sur la prairie. Le gros paquet de cyprès noirs écrase le jour finissant tout autour du puits comme sous une meule, et dans cette épaisseur sombre, deux

enfants, déjà trop tourmentés, se sentent sans même se voir.

— Mais à table, quand même, vous avez fini par l'embrasser, la grande Laurade, et vous avez fait le fou avec les autres.

— Vous avez pas vu ce qu'y m'ont fait boire? Oh! puis, j'étais triste, j'ai voulu me forcer.

— Vous étiez triste... Pourquoi?

— Oh! Il y aurait tellement de choses à dire. D'abord, je suis triste de mon naturel.

— C'était pas une raison pour embrasser cette fille.

Il sent battre son cœur à son tour, dans une pensée qui ose à peine sortir de sa bouche.

— Ça vous a fait chagrin?

Il a baissé la voix pour interroger et c'est une voix basse qui lui répond :

— Oui.

— J'aurais mieux aimé vous embrasser vous...

Cette fois les deux voix se taisent ensemble, mais dans la pâte d'ombre, deux mains qui ne savaient pas combien elles se cherchaient se sont trouvées et se serrent.

.....
— Il faut rentrer, dit-elle, on va nous chercher.

Elle reprend sa main, elle la met toute chaude sur son front glacé.

— Rentrons, dit-elle encore. J'oublierai jamais ce moment.

Il est resté assis avec sa main à lui, ouverte, abandonnée, vidée du poids de ce bon abandon, tout en confiance et en amour.

— J'ai jamais tant regretté d'être pauvre, dit-il.»

Et quand aux dernières pages nous le verrons vieilli, déçu parfois, jamais infidèle, trouvant la mort sur le flanc d'un coteau, auprès de ses bêtes, nous n'aurons plus aucun doute. Dans cette peinture d'une vie sacrifiée, pour en retenir les élans spontanés et les manifestations émotives, pour nous « apprendre » le personnage en même temps qu'il s'apprend lui-même, une analyse serrée de trop près, un style trop imagé, un sentiment prématuré, un trait trop marqué eussent risqué de faire échouer l'entreprise. Et c'est avec un souci constant que s'en est gardé l'auteur d'un bout à l'autre de son livre.

Dans *La Sapinière* (1), M^{lle} Milly Braissant nous conte l'histoire d'un vieux domaine jurassien et d'une jeune femme, Marguerite Rebaud, qui pour conserver ce domaine a sacrifié son amour. Histoire d'une forte nature, en pleine possession d'une hérédité bien consciente, d'une rare fidélité à ses attachements et à ses promesses, même s'ils ne relèvent que de la loi des hommes.

Passé La Sarraz, la route grimpe jusqu'au sommet d'un coteau, puis le chemin vicinal plonge dans le ravin du Veyron, où l'on aperçoit le toit rouge du moulin de Caribossu. Un vrai moulin d'autrefois, fait de deux meules de pierre qui tournent horizontalement. Dans la trémie, on verse le grain et dès qu'elle est vide, une clochette automatique rappelle le meunier à son office... Tout auprès, le vieux pressoir à cabestan, le pressoir à cidre, le moulin à concasser les noix avec sa presse d'où coule l'huile fine. Que sais-je encore? Une batteuse pour le blé, une scierie pour le bois des forêts avoisinantes. Et sous le vaste toit qu'ont surélevé plusieurs générations, une seule roue énorme, tournant dans les eaux du Veyron.

Il n'y a pas si longtemps que les paysans de la contrée amenaient au père Rebaud leur moisson. « Vision géorgique, écrit l'auteur, épique, hallucinante, que celle de ces cent vingt chars de gerbes descendant la pente raide, au grincement de tous leurs essieux... et remontant, le soir, lourdement chargés de paille fraîche. Les claquements des fouets, les jurons, les hue et les dia remplissaient le vallon! Colliers tendus, jarrets arc-boutés, échines creusées de bêtes suantes... Les hommes d'aujourd'hui seraient-ils plus pitoyables ou plus ménagers de leurs biens? Ils ont installé une batteuse au village même et ne se rendent au vieux moulin que pour lui apporter les pommes de leurs vergers, les noix et les fânes, les graines de pavots ou de colza, redevenues denrées précieuses. »

Tout cela, Milly Braissant l'explique avec des gestes calmes, sans rien dramatiser. Et c'est justement cette mesure qui donne

(1) Éd. La Baconnière, Neuchâtel.

tant de poids à son style sans recherches ni fioritures, sobre, ferme sans être jamais terne. Elle évoque les périodes de sécheresse, quand la roue à palettes menace de s'arrêter et qu'il faut passer les nuits à remplir d'eau les réservoirs. Pas l'ombre d'une récrimination. Comme la meunière de son roman, robuste et saine dans sa robe de cretonne à fleurs, l'auteur qui vit à La Sarraz aime la terre de ses pères. Et mieux qu'aucun écrivain romand peut-être, s'occupant à la campagne de besognes simples et nécessaires, elle connaît les travaux rustiques dont elle parle avec cet accent de vérité qui gagne les cœurs.

*
* *

Des deux œuvres très différentes qu'a publiées C. F. Landry, en 1943, l'une est intitulée *Le Temps des Amandiers* (1) et constitue le premier volume des mémoires de l'auteur. Serait-ce qu'à la suite de Diégo et d'Irénée — les deux principaux personnages de ses derniers romans (2) — Landry, en se racontant lui-même, se demande à son tour si dans la vie la grande question est moins d'être dupe que d'obéir à son destin. Or, le destin de Diégo et d'Irénée, n'est-ce pas une sorte de joie secrète qui a peu de motifs d'être joyeuse, écrit l'auteur, « qui — exactement — n'a pas besoin de motifs ». Et n'est-ce pas là une assez bonne définition de la sincérité?

A ceux qui douteraient que de tels hommes existent, l'auteur répondrait d'un trait : « Ils existent si bien qu'à force de les décrire, j'ai peur de les desservir en ne sachant exprimer cette simplicité, cette fraîcheur, cette authenticité qui est leur marque. » Et ailleurs, à propos d'Irénée : « Il y a toujours un merle naïf qui prend pour bon argent tout cet or de l'automne, et pour le printemps ce sourire d'arrière-saison de la Saint-Martin. Un bout de chanson sur l'arbre qui s'effeuille. Un bout de nid dans le buisson qui devient indiscret. C'est la lumière étonnante du temps de Mars... seulement, voilà ! c'est novembre. Un matin vient où le nid est rempli de neige, lourde, si lourde que le nid

(1) Éd. Corrée. — (2) *Diégo et Merle de Novembre*.

cède, par un côté... A voir tous ceux d'entre nous qui croient pouvoir escompter l'avenir — qui gagne perd — qui veut sauver sa vie la perd — je me demande si les merles de novembre que je rencontre ne sont pas dans le vrai. Ils peuvent se tromper, ils se trompent, mais ils sont en quelque sorte préservés par cela qu'ils n'entendent pas sauver leur vie».

Toute cette acceptation sereine, si sensible dans l'œuvre romanesque de C. F. Landry, ne trahirait-elle pas l'angoisse sincère d'un homme de cœur en face des réalités de ce monde? Et je présume que son nouveau livre *Le Temps des Amandiers* a dû coûter assez cher à l'auteur, soucieux de cacher jusqu'ici ses désillusions sous le masque de ses personnages. Par moments, nous le sentions au bord de la confiance, saisi d'un regret, ému par un souvenir, mais il se raidissait, lançait ses héros dans une nouvelle aventure ou trompait sa faim de tendresse en brochant pour nous — et pour lui — un de ces paysages « vivants », tangibles, odorants... comme on en trouve dans son *Bord du Monde* ou sa *Brume de Printemps*.

Cette fois-ci Landry se raconte au milieu des gens et des choses qui l'entourent dans une petite bourgade du Midi, dans le vieux mas abandonné qu'il restaura lui-même — pierres chaudes sur un sol poudreux — coin de l'âtre aux murs noircis — où le visitèrent tour à tour l'amour, la déception et la douleur. « Je voudrais, nous fait-il savoir, avec la plus grande sincérité possible, noter ce que furent pour moi le spectacle, la leçon et le déroulement de la vie... » Et il attrapera, chemin faisant, la vérité... s'il le peut... exprimant sans aigreur ni amertume ses divers états d'âme, dressant avec ironie — sans aucun ressentiment — le bilan d'un petit drame familial à deux, à trois personnages... Et toujours avec un tact rare, sans se laisser entraîner dans la voie des aveux. Placé lui-même au centre de ses histoires et de ses tableaux, c'est bien la vie, avec ses promesses, ses séductions ou ses mensonges, qu'il essaie de pénétrer ici, la creusant à la pointe-sèche ou au burin, tout en restant dans ses eaux-fortes le poète discret que nous aimons, épris de teintes et de nuances jusque dans ses accès de franchise ou parfois de juste colère.

L'autre livre de Landry, d'une ambiance plus intime, *La Femme aimée* (1), est une sorte d'hymne à la Sulamite qu'Hugues de Juvancourt a orné de huit « nus » d'une grande beauté linéaire et décorative.

Chant d'amour qu'inspire à l'auteur une femme admirée déjà par lui quand elle était fillette « belle de joues, avec des petits souliers plats comme on en voit aux enfants, dans les livres à gravures vieillottes ». Et maintenant, c'est une autre Sylvie « qui s'en vient d'une fière démarche », chaussée cette fois de mules rouges. Elle se pavane, en hauts talons, autour du cœur de l'écrivain, comme pour lui donner l'illusion d'un monde plus beau que le nôtre, où nous serait épargnée la nostalgie des terres perdues. « Nous cherchons moins alors l'étreinte qu'un certain parfum du large, qu'un certain reflet d'embruns sur des roches, et toute la lumière fragile du matin, il arrive qu'une peau nous en rende la cendre rose. »

Presque tout le livre est de cette saveur-là, qu'il chante les silences à deux quand, au dehors, il pleut sans arrêt sur les tuiles ; qu'il évoque les moments de sincérité douteuse, où les yeux s'évitent, où les cœurs battent à contre-temps ; qu'il célèbre aux heures de plénitude l'accord total de deux êtres, heureux de vivre.

Et pour une fois, renonçant à jouer au styliste, c'est dans une langue simple et harmonieuse d'où toute littérature est bannie que l'auteur a conçu son poème.

Jean DUPERTUIS.

(1) Presses de Roto-Sadag, Lausanne.

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

AUX
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID

“AL-CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL: au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la R. d. C. ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

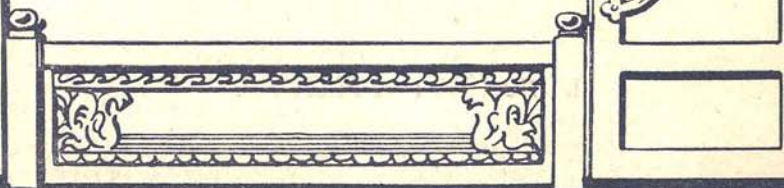
LE NUMÉRO : 40 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

*LA MONTRE
ET LES BIJOUX
DE QUALITÉ*



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427